Document generated on 10/11/2024 11:18 p.m.

Recherches amérindiennes au Québec

Théophile Panadis (1889-1966), un guide abénaquis
Théophile Panadis (1889-1966) : An Abenaki Guide

Alice Nash and Réjean Obomsawin

Volume 33, Number 2, 2003

Les Abénaquis au Québec : des grands espaces aux luttes actuelles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1082591ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1082591ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nash, A. & Obomsawin, R. (2003). Théophile Panadis (1889-1966), un guide abénaquis. *Recherches amérindiennes au Québec*, *33*(2), 75–91. https://doi.org/10.7202/1082591ar

Article abstract

Among the people of Odanak, Théophile Panadis was known as “The Storyteller”. People used to say, “Ce que Théo raconte n’est pas des mensonges mais, il aime broder autour des faits”. To anthropologists A. Irving Hallowell, who worked at Odanak in the 1920s, and Gordon M. Day, who worked at Odanak in the 1950s and ‘60s, Panadis was a valued informant. He was also a husband and a father, an artist and an active member of his community who wanted people to remember the old ways. For much of his life he earned a living by guiding non-Native sportsman on hunting and fishing expeditions, using skills he had learned from his father and older relatives. This article will explore the life and lore of Théophile Panadis, drawing on interviews with people from Odanak as well as archival sources. In the process one can see that Panadis left behind a detailed documentary trail of Abenaki language, history, culture and worldview for anyone who wants to follow him.

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Théophile Panadis (1889-1966), un guide abénaquis

Alice Nash
Department of History, University of Massachusetts, Amherst
et
Réjean Obomsawin
Odanak

Traduit de l'anglais par Claude Gélinas

recherches amérindiennes au québec
Vol. XXXIII, N° 2, 2003

Parmi les gens d'Odanak, une réserve abénaquise située le long de la rivière Saint-François au Québec, Théophile Panadis (fig. 1) était connu comme « le conteur » (*The Storyteller*). On avait l'habitude de dire : « Ce que Théo raconte n'est pas des mensonges, mais il aime broder autour des faits ». Pour les anthropologues A. Irving Hallowell et Gordon M. Day, qui ont travaillé à Odanak durant les années 1920 et les années 1950 et 1960 respectivement, Panadis s'est avéré un informateur hors pair « sur la tradition et le langage des mythes, de la cosmologie, des cérémonies et de la technologie » des Abénaquis (Day 1996 : *v*; Nash 2002). Les chasseurs et pêcheurs sportifs non autochtones, pour leur part, voyaient en Panadis le guide par excellence et recouraient au savoir-faire qu'il avait acquis durant sa jeunesse auprès de son père et d'autres parents plus âgés, à l'époque où ceux-ci chassaient pour leur subsistance. Il était aussi un mari, un père, un ami, un artiste et un membre actif de sa communauté qui voulait que les siens se rappellent leur langue et leurs traditions.

Pour les chercheurs comme pour la communauté d'Odanak, il importe de mieux comprendre Théophile Panadis ainsi que les histoires qu'il racontait. Car sa vie est ni plus ni moins qu'une fenêtre qui donne sur les expériences de vie des Abénaquis de sa génération. Au sein de sa communauté, il demeure un personnage aimé de tous, mais néanmoins controversé. Parfois il buvait trop, mais les gens soulignent que jamais il ne perdait pour autant sa dignité et sa courtoisie. Jean-Louis Robert Obomsawin, un Abénaquis d'Odanak, écrit : « Cet homme est une vraie légende… Je le considérais comme un manuel d'histoire vivant. » (J.-L. Robert Obomsawin 2003) Panadis racontait des histoires au sujet d'événements très anciens, comme la première fois où les Abénaquis ont visité la rivière Saint-François, probablement au début du XVIIe siècle, ou au sujet de sa famille et de ses amis (Day [1968-1993] : 268-270). Ses histoires portaient aussi sur les *medawlinnoak*, ces individus aux grands pouvoirs spirituels, ou sur une création du monde qui n'avait rien à voir avec la Genèse (Day [1968-1993] : 4-8, 36-37, 114-116, 242-243, 253-255, 260-267). Grâce à ses collaborations avec Hallowell et Day à près de trois décennies d'intervalle, nous disposons aujourd'hui d'un vaste corpus d'archives qui non seulement contient ses récits, mais qui laisse transparaître sa philosophie et sa grande connaissance de la culture. Panadis ne voulait pas simplement laisser une source de tradition autochtone à qui voudrait bien l'étudier ; de toute évidence, il participait aux sessions d'enregistrement en réfléchissant profondément sur sa propre culture, en y allant de comparaisons avec des informations recueillies auprès d'autres autochtones ou dans ses lectures, et en corrigeant et étirant ses récits – brodant même à l'occasion. Et pourtant, il n'hésitait pas à transformer ses atours traditionnels en costume à touristes, et à offrir de grandioses spectacles de danses, y compris de danses empruntées, pour stimuler l'intérêt envers la tradition de son peuple tant chez les non-autochtones que chez les Abénaquis de la jeune

génération. Ce n'est qu'au croisement de toutes ces perspectives que l'on peut commencer à comprendre la propre histoire de Panadis.

À la lumière de documents d'archives et d'entrevues réalisées avec des gens d'Odanak, cet article présente un portrait de Théophile Panadis en plusieurs strates. L'objectif n'est pas de produire une autohistoire abénaquise, au sens où l'auteur wendat Georges Sioui (1992) l'entend, même si un des auteurs provient d'Odanak. Il s'agit plutôt d'une collaboration. D'une exploration de la vie de Panadis à travers laquelle on cherche à équilibrer différentes perspectives et manières de comprendre, pour déboucher sur ce que James Clifford (1986) a appelé une « vérité partielle », puisqu'on ne parviendra jamais à connaître la vérité historique dans son entier. Alice Nash a « découvert » Panadis à travers les notes de terrain de A. Irving Hallowell (Nash 2002), et son point de vue est influencé par sa formation d'ethnohistorienne non autochtone spécialisée dans la recherche en archives. Réjean Obomsawin, âgé de neuf ans lorsque Panadis est décédé, conserve quant à lui des souvenirs précis de « Théo », un lointain cousin. Ainsi, les recherches en archives déjà effectuées par Obomsawin, et qui portaient plus particulièrement sur la chasse, le travail de guide, les données ethnographiques et les revendications territoriales, se trouvent en quelque sorte bonifiées par son expérience personnelle d'avoir grandi à Odanak et par les histoires qu'il a pu entendre tout au long de sa vie. Par souci de rendre ces données accessibles aux chercheurs qui viendront, nous citerons les notes qu'Obomsawin a rédigées pour cet article chaque fois que celui-ci a eu recours à de l'information basée sur son expérience personnelle et sur la tradition orale. Certes, ce texte aborde plusieurs sujets qui gagneraient à être explorés davantage, mais notre objectif principal est avant tout ici de raconter l'histoire de vie d'un homme et l'héritage qu'il a légué. Panadis, guide à plusieurs égards, conduit quiconque veut bien le suivre sur un sentier bien documenté qui mène à la langue, l'histoire, la culture et la cosmologie des Abénaquis.

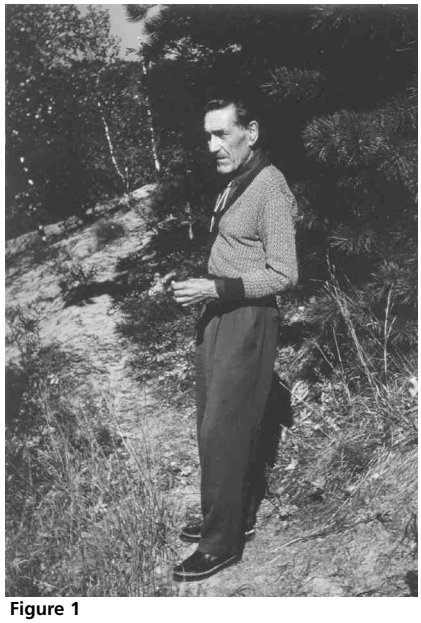


Figure 1
Théophile Panadis, juillet 1960
(Photographie prise par Gordon Day lors des célébrations du tricentenaire d'Odanak. Courtoisie de Kevin Day)

Figure 2
(De gauche à droite) Agnés Panadis, Lazare Panadis et leurs parents, Monique Wawanolett et Nicolas Panadis. Un troisième enfant, Anna Panadis, n'apparaît pas. Odanak, 1914
(Photographie prise par Frank G. Speck pour le ministère des Mines. Courtoisie de l'American Philosophical Society)

Portrait de Théophile Panadis

Théophile Panadis est né à Odanak, au Québec, le 28 février 1889. Il était le sixième enfant de Nicolas Panadis et de Monique Wawanolett. Jeune homme, il se rendait souvent chasser avec son père, son oncle Stanislas Panadis et d'autres hommes qui possédaient encore le savoir-faire nécessaire pour vivre de ce qu'offraient les territoires de l'intérieur. Ils passaient des semaines, voire des mois, au nord du fleuve Saint-Laurent, loin de leurs familles (voir fig. 1 dans Gélinas, ce numéro), pour y pratiquer la chasse et le piégeage. Les fourrures qu'ils pouvaient alors se procurer étaient vendues dans les avant-postes de la Hudson's Bay Company – une grande compagnie qui contrôlait à l'époque la majeure partie du commerce des fourrures – ou à des marchands indépendants de Montréal (Nash 2002). La famille Panadis gagnait aussi de l'argent en fabriquant et en vendant des paniers et d'autres objets d'artisanat. Durant ces années, chacun devait contribuer à sa façon. Son père, sa mère et ses frères et sœurs Agnés, Anna et Lazare Panadis (fig. 2) confectionnaient des paniers, des mocassins, des raquettes et des canots – tant des vrais que des miniatures – vendus comme souvenirs aux touristes. En été, ils se rendaient tous à Highgate Springs au Vermont, à l'extrémité septentrionale du lac Champlain pour y vendre leurs marchandises. Les liens familiaux étaient tissés serré, et chacun parlait la langue abénaquise ainsi que le français et l'anglais.

Durant son enfance, Panadis, tout comme ses frères et sœurs, a entendu de nombreuses histoires racontées par ses grands-parents paternels, Théophile Panadis et Sophie Morriseau, et plus particulièrement par cette dernière. Sophie Morriseau est née à Missisquoi vers 1825. Son père, Joseph Morriseau, était tailleur. Sa mère, Agnés Portneuf, est quant à elle née à Odanak, vers 1800 (Roy 2002). Devenus adultes, Panadis et ses frères et sœurs ont à leur tour raconté des histoires qu'ils attribuaient à leur grand-mère, comme celle au sujet de certains hommes abénaquis qui s'étaient mis à s'ennuyer de leurs familles après plusieurs mois en forêt. Ils auraient alors demandé à un *medawlinu*, une personne reconnue pour ses pouvoirs spirituels (le terme « chamane » n'est pas un synonyme exact), de les aider. Le *medawlinu* dit aux hommes de s'asseoir dans un canot, et lui-même prit place à l'avant de l'embarcation, en demandant à tous de chanter avec lui. Chacun des hommes a pu voir sa femme et ses enfants, sans toutefois pouvoir les réveiller ou les toucher, avant de retourner dans les bois au matin (HP : boîte 1, f° 4). Ce genre de récit devait certainement réconforter les jeunes enfants qui s'ennuyaient de leur père.

Figure 3
« Camp Doucet où les Indiens d'Odanak ont guidé longtemps ». Sans date
(Photographe inconnu. Courtoisie de Fernand Obomsawin)

Figure 4
« Maison du gérant du Club Lac-la-Pêche, M. Alex Andrew. Lieu où les Indiens d'Odanak allaient guider ». Sans date
(Photographe inconnu. Courtoisie de Fernand Obomsawin)

Tout au long de sa vie, Panadis a passé beaucoup de temps dans les bois. D'ailleurs, dès l'âge de quatorze ans, il avait été retiré de l'école par son père qui avait besoin de lui en forêt. Cependant, déjà à cette époque, la chasse, comme mode de vie, était en déclin. Et, ironie du sort, l'industrie des paniers, qui devait prendre le relais comme principal moteur économique, allait à son tour agoniser au moment où Panadis eut ses propres enfants (Nash 2002). Il lui a donc fallu adopter une stratégie différente. Doué de nombreux talents, Panadis a ainsi pu faire plusieurs choses durant sa vie. Mais une activité en particulier lui permettait de mettre en valeur tous ses talents : le travail de guide. De cette manière, il utilisait ses talents et sa connaissance de la langue et de la culture abénaquises pour ouvrir la voie aux autres, pour les aider à atteindre leurs buts. Quant à savoir si lui-même en retirait une satisfaction personnelle en bout de ligne, c'est difficile à dire.

Panadis a servi de guide à des non-autochtones pour qui la chasse et la pêche étaient un « sport » plutôt qu'un mode de vie. En effet, alors que la revendication des Abénaquis sur leurs territoires de chasse familiaux au nord du Saint-Laurent était contestée par d'autres groupes autochtones tels que les Algonquins et les Atikamekw (Gélinas, ce numéro) et par le gouvernement, la majeure partie de leurs terres a fini par être acquise par le Laurentian Club, une retraite privée pour les riches « *sportsmen* » (fig. 3). Néanmoins, quand les clients du club réclamaient des guides, c'était des Abénaquis qu'ils engageaient, puisqu'eux connaissaient les rivières, les portages et les endroits où trouver différentes espèces de poissons et de gibiers (Nash 2002). Les guides abénaquis érigeaient les gîtes et les camps de chasse où demeuraient les visiteurs (fig. 4), puis attendaient patiemment dans le bureau des responsables pour obtenir leur paye (fig. 5). Ils transportaient de lourds fardeaux, préparaient les repas, pagayaient en canot et s'efforçaient de faire en sorte que les clients puissent revenir à la maison avec un trophée à accrocher au-dessus du manteau de cheminée (fig. 6). Le soir, les guides racontaient aussi des histoires pour divertir les « messieurs » et, lorsqu'ils retournaient dans leurs familles, ils en racontaient d'autres au sujet des « messieurs » pour divertir les leurs (Alanis Obomsawin, comm. pers. 2002).

Panadis était un des guides les plus populaires, car il avait la réputation de trouver du poisson et du gibier. Il pouvait déambuler dans les bois et revenir avec une poignée d'herbes rendant n'importe quel repas délicieux. Il pouvait marcher sur des kilomètres avec sur sa tête et ses épaules une lourde charge et un canot en équilibre. Il ressemblait à un « vrai Indien », ce qui, nul doute, ajoutait à son attrait aux yeux des clients citadins. Et Panadis pouvait raconter des histoires, des histoires qu'il avait apprises de sa grand-mère ou de la bouche des vieux chasseurs du temps où il allait chasser, des histoires racontées à Odanak, et des histoires racontées par des gens rencontrés au hasard de ses voyages.

Ces habiletés, ces talents et ces attributs qui ont permis à Panadis de gagner sa vie dans une économie capitaliste avaient, et continuent d'avoir, une signification plus complexe et ambivalente à Odanak. D'un côté, les Abénaquis, comme d'autres populations autochtones, ont connu la discrimination raciale, la honte et les abus en raison de leur héritage, de sorte que certains d'entre eux préfèrent se distancer de tout ce qui pourrait être perçu comme « sauvage » par la culture dominante. D'un autre côté, être « Indien » peut aussi s'avérer lucratif. Être reconnu comme « le meilleur conteur » ou comme celui qui possède la connaissance la plus authentique peut faire la différence dans l'embauche d'un guide plutôt qu'un autre. De plus, il y a une dimension très personnelle dans le fait de connaître ou non la culture qui se manifeste dans l'expression de l'identité et de l'estime de soi. Enfin, les histoires de familles influencent aussi la manière dont les gens se rappellent Panadis et parlent de lui et d'autres individus de sa génération. En d'autres termes, il y a des tensions et des émotions refoulées qui

Figure 5
« Bureau des touristes du Club où les Indiens d'Odanak guidaient »
Sans date
(Photographe inconnu. Courtoisie de Fernand Obomsawin)

Figure 6
« Un portage dans le Club par les Indiens d'ici ». Théophile Panadis est à l'avant. Noter qu'il porte des vêtements de travail plutôt qu'un costume « indien ». Sans date
(Photographe inconnu. Courtoisie de Fernand Obomsawin)

sont ressorties dans le cadre de notre enquête pour cet article. Nous n'avons pas cherché à explorer davantage cette réalité, mais elle doit être reconnue.

Un indice de la place ambivalente qu'occupe Panadis dans la mémoire d'Odanak est la mention occasionnelle qu'il inventait des histoires pour faire plaisir ou tromper les anthropologues. Toutefois, lorsqu'on s'attarde aux histoires recueillies par Hallowell et Day, on constate qu'elles ne peuvent pas être rejetées aussi facilement. D'une part, les histoires recueillies par Hallowell ont été racontées par d'autres, et non pas uniquement par Panadis. D'autre part, une constante apparaît de façon évidente entre les histoires que Panadis a racontées à Hallowell dans les années 1920 et celles qu'il raconta à Day dans les années 1950 et 1960. Finalement, Day a pris ses enregistrements sonores de Panadis et a fait entendre ses histoires à d'autres Abénaquis qui ont confirmé qu'elles leur étaient familières. Par exemple, en novembre 1967, Day a inscrit ce commentaire dans ses notes de recherche :

> J'ai fait entendre à Mathilde [DeGonzague] des histoires de Théo sur la bobine 27 dans le but de lui en faire raconter – Pedegwadzois, le Serpent chevelu, la Tortue et le Raton-laveur, le Castor chantant de Missisquoi, Kezibganakw, l'Oiseau qui déplaçait l'air et les « Spreaders » [Tadogakhowajig]. Elle se rappelait plusieurs histoires et j'enregistrai une version de la Séduction du Serpent. Grand-père Denis (le père d'Ambroise Denis) lui a raconté celle du Castor chantant de la même manière que Théo l'avait contée et avec la chanson de Nziwaldam. (Day [1965-1983] : 16 novembre 1967, p. 91)

Par ailleurs, les notes de terrain de Hallowell permettent de corroborer le fait que ces histoires avaient été racontées par les générations précédentes à Odanak. En effet, l'ethnologue avait recueilli deux versions de l'histoire que Day a nommée « Séduction du serpent », un récit au sujet d'une jeune femme séduite par un serpent géant.

Dans un exemple remarquable, Panadis a raconté une histoire au sujet d'un incident qui s'est produit en 1759, lorsque le major Robert Rogers a mené un groupe de Rangers du nord du Massachusetts jusqu'à Saint-François (aujourd'hui Odanak), où ils ont brûlé le village abénaquis (Day [1968-1993] : 271-273). Rogers a pris le crédit pour avoir tué plus de deux cents hommes, femmes et enfants au cours de l'attaque. Les sources coloniales françaises, pour leur part, rapportent seulement vingt personnes tuées et racontent que les survivants – il y en avait beaucoup – se sont réfugiés en des endroits tels que Saint-Régis (Akwesasne), pour quelques années, avant de revenir après quelque temps, puisque le village existe encore aujourd'hui. Le récit de l'attaque raconté par Panadis, pris conjointement avec une version différente du même événement relatée par Elvine Obomsawin au Vermont, nous donne des informations essentielles qui n'ont pas été rapportées par les Anglais et les Français. Ainsi, il semble qu'un des « éclaireurs indiens » qui accompagnaient Rogers et sa troupe avait de la parenté à Odanak. Celui-ci réussit à s'échapper et à prévenir les occupants du village, avec pour résultat que la plupart des Abénaquis ont pu s'enfuir avant que Rogers ne mette le feu à leur maison. Lorsque Panadis a raconté cette histoire à Gordon Day, plus de deux siècles après l'attaque, il le fit de manière si précise qu'il utilisa un dialecte différent pour citer l'étranger qui avait donné l'alerte. Day en a déduit que celui-ci venait de Schaghticoke, un village situé dans la vallée de la rivière Housatonic dans l'ouest du Massachusetts et qui avait été peuplé, en partie, par des réfugiés qui s'étaient enfuis de la vallée de la rivière Connecticut à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècles (Day 1972). Au moins quelques individus et familles parmi eux se sont déplacés entre Odanak et Schaghticoke ; certains ont trouvé que le premier endroit, avec son emphase sur le catholicisme, était trop restrictif, alors que le second permettait un rapport plus relâché avec le protestantisme (Haefeli et Sweeney 1994). Day a découvert d'autres preuves qui appuient la tradition orale des Abénaquis et qui permettent de réconcilier les versions française et anglaise. En somme, Rogers affirmait avoir tué deux cents personnes parce qu'il croyait qu'elles se trouvaient toujours à l'intérieur des maisons lorsqu'il les brûla, alors qu'en réalité elles avaient déjà fui le village. Alanis Obomsawin, aujourd'hui cinéaste de renom, adorait entendre les histoires de Panadis lorsqu'elle était enfant. Adulte, elle a écrit et enregistré une chanson intitulée « Théo », dans laquelle elle parle de son

Figure 7
Théophile Panadis et sa femme, Emma Groslouis, 1922
(Photographie prise par A. Irving Hallowell. Courtoisie de l'American Philosophical Society)

Figure 8
Eli Robert Obomsawin (« Titi Robert ») avec son épouse, Malvina Groslouis, leur fille Colette, et Emma Groslouis
(Photographie prise par A. Irving Hallowell. Courtoisie de l'American Philosophical Society)

amitié avec Panadis et reprend l'histoire de l'attaque de Rogers (Alanis Obomsawin, n.d.).

La collaboration avec A. Irving Hallowell

On dit que Théophile Panadis pouvait parler avec n'importe qui, peu importe son âge, sa classe sociale ou son niveau d'éducation. En ce sens, il n'est pas étonnant qu'il soit devenu ami avec A. Irving Hallowell (1892-1974), un étudiant de vingt-neuf ans, gradué en anthropologie de l'université de Pennsylvanie et venu à Odanak à l'été de 1921 pour recueillir des informations ethnographiques et des éléments de la culture matérielle des Abénaquis pour un collectionneur privé de New York. À ce moment, Panadis était âgé de trente-deux ans, marié, et à la tête d'une famille qui grandissait. Sa femme, Emma Groslouis (1887-1929) (fig. 7), était une Huronne-Wendate de Loretteville (aujourd'hui Wendake). Sa sœur aînée, Malvina Groslouis, vivait aussi à Odanak; elle était en fait mariée à Eli Robert Obomsawin, connu affectueusement sous le nom de « Titi Robert », un des meilleurs amis de Panadis (fig. 8).

Au départ, Hallowell recherchait les hommes et les femmes les plus âgés de la réserve, présumant qu'ils en connaissaient davantage sur le mode de vie traditionnel. Or, avec le temps, il en est venu à apprécier la profondeur et la précision des connaissances de Panadis, en dépit de son jeune âge. Beaucoup de gens peuvent raconter une histoire ou traduire des mots dans leur propre langue, mais peu sont en mesure d'offrir la sorte d'information systématique et d'analyse introspective qui font d'un individu un informateur-consultant de grande valeur pour l'anthropologue. Panadis a joué un rôle actif dans leur collaboration, rédigeant des lettres détaillées et préparant des croquis en réponse aux questions d'Hallowell sur la manière de fabriquer des collets pour différentes espèces d'animaux, sur les noms abénaquis pour diverses plantes et sur la signification de mots particuliers (fig. 9). Avec le temps, Panadis et Hallowell se sont découvert un intérêt commun pour la question des territoires de chasse familiaux. Compte tenu du temps qu'il avait passé dans les bois avec son père et d'autres chasseurs âgés, Panadis a pu identifier les limites de vingt-deux territoires de chasse familiaux abénaquis au nord du fleuve Saint-Laurent, en plus de seconder Hallowell dans la production d'un document cartographique (Hallowell et Day [1932] ; Nash 2002). Panadis raconta également des histoires de chasse, comme celle qui suit, paraphrasée à partir d'une traduction interlinéaire faite par Gordon Day :

> Un jour, Théophile Panadis s'est rendu chasser avec son père, son oncle et Eli Wawanolett. Le gibier était rare et, rapidement, les hommes manquèrent de pain. Théophile et Nicolas prirent les peaux de castor et de rat musqué qu'ils avaient et se rendirent au poste du lac Clair pour s'y procurer de la nourriture. Le commis de l'endroit était un Canadien français nommé Francœur. Il refusa de prendre leurs fourrures en échange de produits tels que du lard, de la farine, du thé et du tabac. Francœur leur dit que, s'ils voulaient faire commerce, ils devaient se rendre à Mattawin. Nicolas Panadis a protesté, mentionnant que si ce n'était que d'eux ils pourraient se tirer d'affaire, mais que leurs amis allaient mourir avant qu'ils ne puissent revenir. Il décida alors de faire quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il se rendit jusqu'à son canot, prit son fusil et menaça Francœur en disant qu'il ne partirait pas sans marchandises. Apeuré, le Canadien français les autorisa à forcer la porte et à prendre ce qu'ils voulaient, de manière à ce qu'il ne puisse être tenu responsable, ce qu'ils firent. De toute évidence, ils rejoignirent leurs amis et continuèrent à chasser. Lorsqu'ils eurent terminé, ils se rendirent au quartier général de la compagnie pour voir MacLaren. Ils racontèrent à celui-ci et à son père tout ce qui s'était passé et comment ils avaient laissé sur place des fourrures valant deux fois la valeur de la marchandise qu'ils avaient prise, prenant pour acquis que Francœur enverrait leurs fourrures à Mattawin pour être créditées au compte de Panadis, ce qu'il n'avait pas fait. MacLaren prit le téléphone et appela Francœur pour obtenir une explication. Ce dernier mentionna qu'il avait attendu que Panadis lui-même en informe MacLaren parce qu'il croyait que Panadis avait plus de chance d'être cru. MacLaren déclara alors que, puisque les Abénaquis avaient été à ce point honnêtes, il leur redonnerait leurs fourrures. De plus il effaça des livres de comptabilité la valeur de la marchandise qui avaient été prise. (Day [1968-1993] : 386-390)

Ce récit montre bien à la fois les difficultés auxquelles les Abénaquis étaient confrontés durant les années où le gibier se faisait rare, leur frustration de devoir négocier avec des magasins appartenant à une grande compagnie – et dirigés par des individus qui avaient un certain pouvoir sur les chasseurs mais qui devaient néanmoins répondre de leurs actes – et l'importance des rapports que les Abénaquis avaient su développer avec les patrons issus de l'élite anglophone.

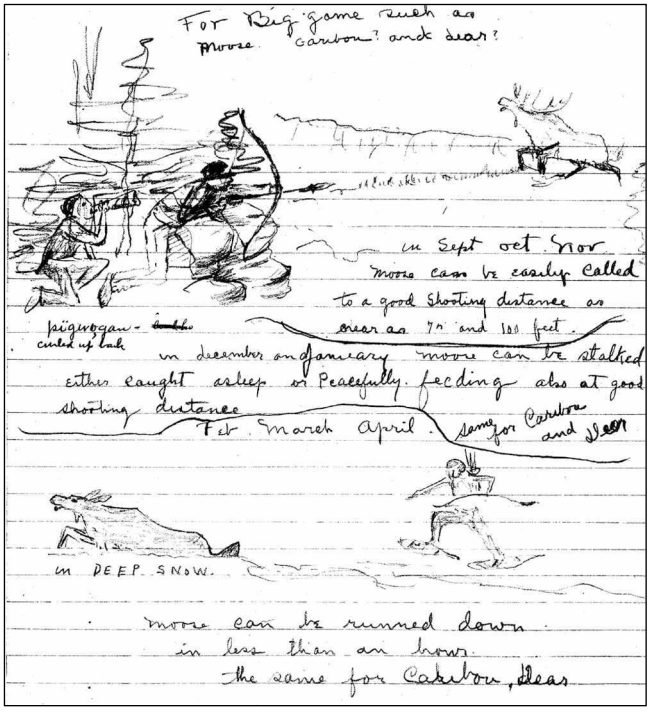


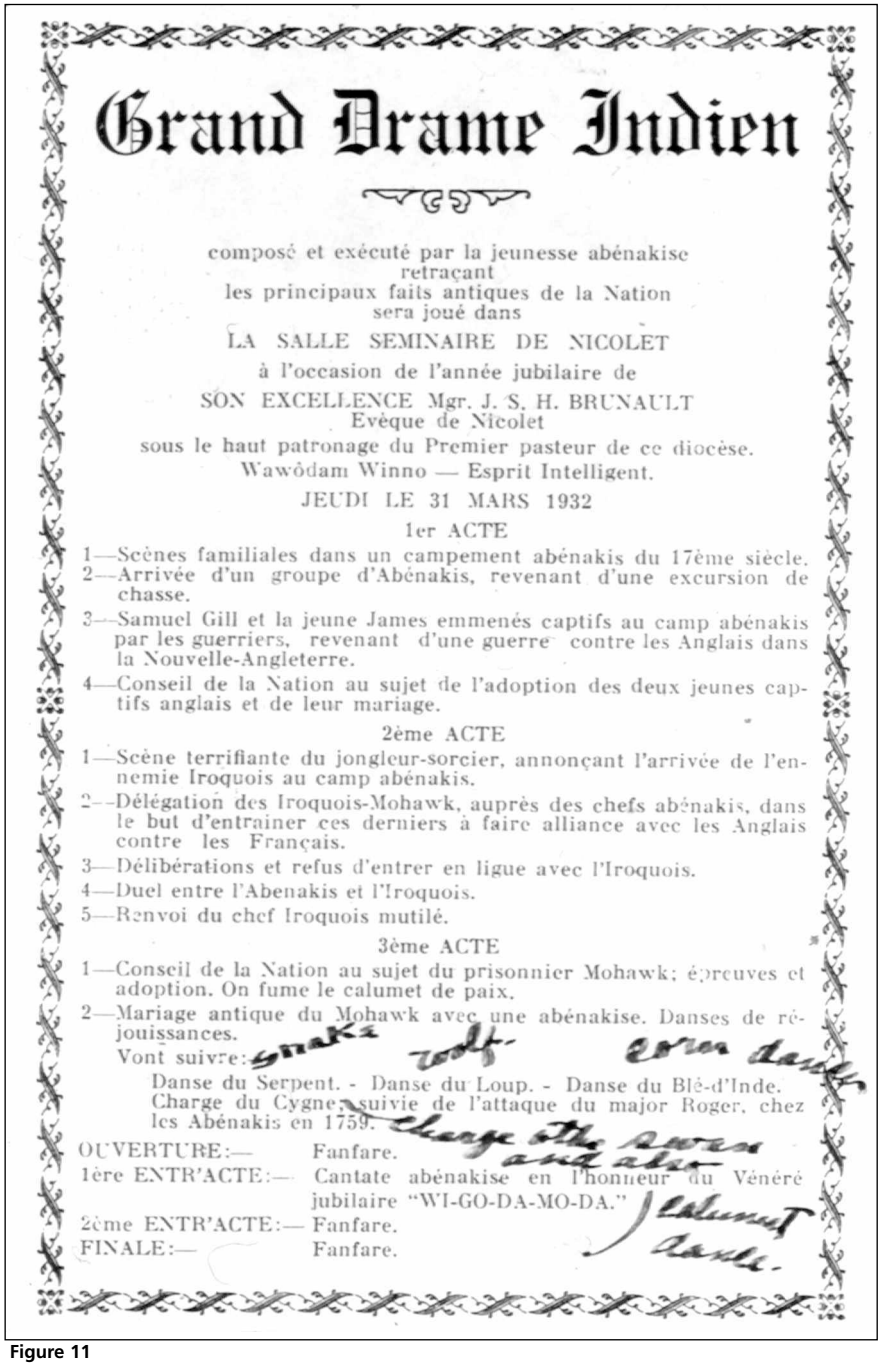
Figure 9
Chasse au gros gibier. Croquis réalisé par Théophile Panadis, vers 1932, à l'intention de A. Irving Hallowell. Panadis a collaboré activement avec Hallowell et Gordon Day en préparant des croquis pour illustrer les vocabulaires et des pratiques culturelles
(Courtoisie de l'American Philosophical Society, HP : Ms. Coll. 26, Série V, f. « Abenaki Indians—Animals ».

Outre leur travail sur les territoires de chasse, Panadis et Hallowell partageaient également un même souci de revitaliser la culture abénaquise, à la fois dans la réserve et à l'extérieur de celle-ci. Durant plusieurs années, semble-t-il, les prêtres à Odanak ont interdit l'utilisation des tambours, associés à des pratiques spirituelles non chrétiennes, en plus de ne permettre que les danses séculières (Smith 1960). Il convient aussi de noter que, jusqu'en 1951, la *Loi sur les Indiens* interdisait la pratique des potlatchs, et autres rituels du genre. Néanmoins, durant les années 1920, les Abénaquis, peut-être stimulés par l'intérêt manifesté par des étrangers comme Hallowell, ont commencé à pratiquer les anciennes danses en public, arborant un apparat qui comprenait souvent des motifs ou des objets tirés de leur héritage autochtone. D'ailleurs, plutôt que de demander aux Abénaquis d'oublier ou d'avoir honte de leur langue, de leur histoire et de leur culture, des gens comme Hallowell et son mentor, l'anthropologue Frank G. Speck, ont montré un grand intérêt envers celles-ci. Au départ, ces danses étaient perçues par les Abénaquis comme une façon de raviver une certaine fierté, bien que, durant les décennies suivantes, elles devinrent de plus en plus orientées vers le tourisme. La figure 10 montre ainsi Nicolas Panadis portant son costume de danse de l'époque. D'autres photos conservées dans la collection d'Hallowell portent à croire que de tels costumes, faits de batiste, car le cuir coûtait trop cher, étaient confectionnés pour une troupe de danse. Panadis lui-même a joué un rôle actif dans la promotion de la danse à Odanak, à la fois comme activité sociale au sein de la communauté durant les mois d'hiver, et comme une manifestation destinée à faire connaître la culture abénaquise aux voisins canadiens-français (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002).

De même, en partie grâce à l'intérêt manifesté par certains étrangers, les Abénaquis ont commencé à danser en public, à la fois dans la réserve et à l'extérieur. Le programme apparaissant sur la figure 11, que Panadis a fait parvenir à Hallowell, témoigne également d'un nouveau niveau d'intérêt et d'acceptation de ces rituels par les autorités ecclésiastiques. Ce programme, « concocté et exécuté par les jeunes Abénaquis » se propose de raconter les événements marquants de leur histoire, incluant une scène « terrifiante » dans laquelle un « jongleur-sorcier » prédit l'arrivée d'ennemis, une excitante bataille entre les Abénaquis et les Iroquois, et de nombreuses scènes de foule dans lesquelles les Abénaquis délibèrent en conseil. Tous ces épisodes, en fait, étaient directement tirés de l'*Histoire des Abénakis* publiée par le père Maurault en 1866. Alors que, dans cette reconstitution historique, les Abénaquis refusent obstinément de s'allier avec les Anglais (affirmant ainsi implicitement leur longue alliance avec les Français), ils adoptent néanmoins volontiers deux enfants anglais au sein de leur communauté. Toute leur hostilité est d'ailleurs dirigée contre les « Iroquois-Mohawks », leurs anciens ennemis, bien que cette situation soit ensuite corrigée en fumant le calumet et par l'entremise du mariage d'un homme mohawk avec une femme abénaquise. Ce mariage constitue le point culminant de l'acte III. Tout comme les divertissements offerts à la fin des ballets classiques tels que *la Belle au Bois dormant*, ce dénouement était une opportunité pour un tour de danse comprenant la danse du Serpent, la danse du Loup, la danse du Maïs, la charge du Cygne et une reconstitution de l'attaque des Rangers du major Rogers en 1759. Malheureusement, nous n'avons aucun indice de ce que Panadis a pu penser de cette dernière manifestation, ni s'il a essayé d'imposer sa propre version de l'attaque.

Figure 10
Nicolas Panadis dans un apparat de danse confectionné dans de la batiste, car le cuir était trop coûteux, vers 1922-1932
(Photographie prise par A. Irving Hallowell. Courtoisie de l'American Philosophical Society)

Toutefois, vers cette époque, les intérêts de recherche d'Hallowell changèrent, et celui-ci est passé de l'étude des Abénaquis d'Odanak à celle des Cris, d'abord, puis des Saulteux ou Ojibwas du nord du lac Winnipeg ensuite. En tout, l'ethnologue a effectué sept visites



Grand Drame Indien

composé et exécuté par la jeunesse abénakise
retraçant
les principaux faits antiques de la Nation
sera joué dans
LA SALLE SEMINAIRE DE NICOLET
à l'occasion de l'année jubilaire de
SON EXCELLENCE Mgr. J. S. H. BRUNAULT
Evêque de Nicolet
sous le haut patronage du Premier pasteur de ce diocèse.
Wawôdam Winno — Esprit Intelligent.
JEUDI LE 31 MARS 1932

1er ACTE

1—Scènes familiales dans un campement abénakis du 17ème siècle.
2—Arrivée d'un groupe d'Abénakis, revenant d'une excursion de chasse.
3—Samuel Gill et la jeune James emmenés captifs au camp abénakis par les guerriers, revenant d'une guerre contre les Anglais dans la Nouvelle-Angleterre.
4—Conseil de la Nation au sujet de l'adoption des deux jeunes captifs anglais et de leur mariage.

2ème ACTE

1—Scène terrifiante du jongleur-sorcier, annonçant l'arrivée de l'ennemie Iroquois au camp abénakis.
2—Délégation des Iroquois-Mohawk, auprès des chefs abénakis, dans le but d'entrainer ces derniers à faire alliance avec les Anglais contre les Français.
3—Délibérations et refus d'entrer en ligue avec l'Iroquois.
4—Duel entre l'Abenakis et l'Iroquois.
5—Renvoi du chef Iroquois mutilé.

3ème ACTE

1—Conseil de la Nation au sujet du prisonnier Mohawk; épreuves et adoption. On fume le calumet de paix.
2—Mariage antique du Mohawk avec une abénakise. Danses de réjouissances.
Vont suivre:
Danse du Serpent. - Danse du Loup. - Danse du Blé-d'Inde.
Charge du Cygne, suivie de l'attaque du major Roger, chez les Abénakis en 1759.

OUVERTURE:— Fanfare.
1ère ENTR'ACTE:— Cantate abénakise en l'honneur du Vénéré jubilaire "WI-GO-DA-MO-DA."
2ème ENTR'ACTE:— Fanfare.
FINALE:— Fanfare.

Figure 11
« Grand Drame indien », programme d'une représentation tenue dans le hall du Séminaire de Nicolet en l'honneur de l'évêque de Nicolet, le 31 mars 1932. Théophile Panadis a fait parvenir ce programme à Hallowell avec une note qui disait : « Our show was a real success. We filled the hall three times in succession. It is too very bad you didn't see it. »
(Courtoisie de l'American Philosophical Society, HP : Ms. Coll. 26, Série V, f. 7.)

au Manitoba et dans le nord-ouest de l'Ontario entre 1930 et 1940 (Brown 1992 : xi). Après avoir lu ses notes de terrain à Odanak, on peut raisonnablement se demander si sa compréhension de la culture ojibwa n'a pas été facilitée par ce qu'il avait appris des Abénaquis (p. ex. Hallowell 1963 : 519-520) ; d'ailleurs, il fera souvent référence à son travail à Odanak dans des publications subséquentes (Hallowell 1926a : 27, 43-44 ; 1926b ; 1951 : 40 ; 1976 : 6).

En réalité, le lien le plus direct entre les expériences d'Hallowell à Odanak et à Berens River a été jusqu'ici ignoré. En 1932, Théophile Panadis a accompagné Hallowell dans l'Ouest. La photo de la figure 12 a été prise au premier portage en amont de Little Grand Rapids. L'homme à l'extrême-droite est William Berens, que Hallowell rencontra pour la première fois en 1930. Berens était le chef d'une bande ojibwa vivant à l'embouchure de la rivière Berens, laquelle se déverse dans le lac Winnipeg (Hallowell 1992 : 6-14 ; pour plus d'information sur Berens et ses rapports avec Hallowell, voir Brown 1987, 1989). Sur la même photo, Panadis se trouve tout juste à la gauche de Berens. Hallowell a inclus Panadis, tout comme Berens, dans la liste des guides qu'il dressa dans la marge de son carnet de notes pour ce voyage. Il identifia les autres guides comme étant John Joseph Everett et « Ronald » (Hallowell [1932] : 2). Jennifer S. H. Brown soutient toutefois que Hallowell a écrit « Ronald » par erreur et que le quatrième nom devrait être celui de Gordon Berens, un des fils de William Berens qui, de toute évidence, avait rencontré Hallowell la journée précédente (Brown 2003 : 2).

Pourquoi Hallowell a-t-il demandé à Panadis de l'accompagner ? On ne le saura peut-être jamais avec certitude. Sauf pour les quelques mentions dans son carnet de notes de l'année 1932, Hallowell ne parle aucunement de Panadis dans le cadre de son travail à Berens River. Nous, les auteurs, avons cherché des indices à ce sujet, puisque nous avons entendu parler de ce voyage par Albert Obomsawin à Odanak. Le père d'Albert et Théophile Panadis étaient cousins, et Albert était proche d'Adrien, le fils de Panadis. Obomsawin se souvient que lorsqu'il était âgé d'environ onze ans, Panadis était venu en visite à la maison. Il avait alors parlé de son voyage à venir à la rivière Berens et invité le jeune Albert à l'accompagner. Et à son retour, Panadis eut plusieurs histoires à raconter au sujet de ses aventures ; Obomsawin se souvient de l'avoir entendu parler de la lune et dire combien elle était brillante. À son avis, Hallowell voulait prendre Panadis pour guide comme une sorte de passeport, un guide et interprète qui pouvait faciliter ses rapports avec les gens de la rivière Berens, Panadis étant lui-même « du genre bon Indien » (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002).

Figure 12
Hallowell a intitulé cette photographie « Our party at first portage above Little Grand Rapids, 1932. » Panadis est second à partir de la droite. Selon Jennifer S. H. Brown, les autres sont (de gauche à droite) J. J. Everett, Gordon Berens, Antoine Bittern et William Berens
(Photographie prise par A. Irving Hallowell. Courtoisie de l'American Philosophical Society)

Bien qu'Hallowell n'ait jamais couché sur papier ses raisons d'engager Panadis, ses notes de terrain font clairement ressortir le fait qu'il a mis à profit les talents de son guide. Même en territoire inconnu, Panadis a plus que gagné son argent, pagayant et transportant canots et bagages à travers un nombre incalculable de portages. Hallowell écrivait : « La rivière Berens n'est pas une route naturelle facile à prendre. Elle comporte des méandres, plusieurs rapides et des lacs transversaux ; durant les premiers cent milles environ, cinquante portages doivent être franchis. » (Hallowell 1992 : 8) Peut-être plus important encore, la présence de Panadis a stimulé des conversations fascinantes. Le cri, l'ojibwa et l'abénaquis sont toutes des langues algonquiennes, bien qu'elles soient suffisamment différentes pour que les échanges doivent se tenir en anglais (Goddard 1978 : 583-586, 1996 : 4) – mais sans doute avec un peu d'aide pour la traduction puisqu'une des personnes du voyage, Antoine Bittern, parlait peu l'anglais (Brown 2003). Les notes d'Hallowell laissent croire que la majeure partie des conversations, au coin du feu, tournaient autour des similitudes et des différences entre leurs langues et leurs pratiques culturelles.

Lors du voyage de 1932, le but principal d'Hallowell était de visiter « les Indiens non encore christianisés de la bande de Pikangikum qui se trouvent à 250 milles en amont de la rivière Berens » (Hallowell 1992 : 8). Tant Panadis qu'Hallowell eurent ainsi la chance d'expérimenter des pratiques spirituelles telles que la tente tremblante et des cérémonies midewiwin dont ils discutèrent à plusieurs occasions. Par exemple, le 5 juillet 1932, Hallowell écrivait :

> Discussion sur les raisons pour laisser de la nourriture dans les sépultures – J[ohn] E[verett] disait que ce n'était pas pour les « âmes » (*atcak*) durant leur voyage mais pour la *djibai* (l'ombre) qui hante la sépulture. Les Indiens ne s'approcheront pas d'un cimetière durant la nuit. La croyance semble être que le corps/esprit se désintègre, que l'âme s'en va et que l'ombre hante la sépulture durant un certain temps (cf. Jenness). W[illiam] B[erens] disait qu'il est permis en voyage de prendre de la nourriture laissée dans une sépulture.

Tout cela a sûrement fait une forte impression sur Panadis, bien qu'Hallowell ne dise mot de sa réaction.

Plus de trente ans plus tard, alors qu'il discutait avec Gordon Day de traditions semblables parmi les Abénaquis, Panadis a fait explicitement référence à ce voyage, comme en témoigne l'exemple suivant : Panadis parlait avec Day des *ojihósak*, ou rochers à découvert qui se trouvent au milieu du lac Champlain et qui sont visibles de Burlington. Pour les Abénaquis, ces rochers sont une représentation de leur héros culturel Ojihozo, un « Transformer » qui aida à donner forme à la vallée de Champlain, et de sa femme Ojihozskwa (DC : 1964-[1965], livre 10, boîte 561, f° 12, 18 février 1964, p. 10 ; Day [1968-1993] : 7). Selon les notes de Day en date du 25 avril 1963, Panadis lui avait expliqué :

> Les Indiens avaient coutume de déposer du tabac ou une pipe en passant à cet endroit. Il a vu de telles offrandes placées dans un récipient de céramique sur la rivière Berens, mais celles-ci pouvaient être prises et emportées par quelqu'un qui n'a pas de tabac. (DC : 1962-1963, livre 8, boîte 561, f° 10, p. 9 ; Day 1976)

Lorsque le sujet des offrandes de tabac est revenu sur le tapis un an plus tard, Day a rapporté ceci :

> Théo pense que la coutume de déposer du tabac sur les rochers était à ce point importante que ceux qui en avaient pouvaient partager avec ceux qui n'en avaient pas. Sur la rivière Berens, le tabac a été emporté par quelqu'un. (DC : 1964-[1965], livre 10, boîte 561, f° 12, 18 février 1964, p. 10)

Ce voyage a incité Panadis à se questionner davantage sur la culture abénaquise, un peu à la façon dont les anthropologues acquièrent une nouvelle compréhension de leur propre culture après avoir étudié d'autres populations. Bien qu'il ait définitivement ramené de nouvelles idées sur la manière d'exprimer l'identité indienne à l'intention des étrangers – notamment les chapeaux de plumes typiques des Amérindiens des Plaines et certaines danses de style western qu'il avait peut-être vues à Winnipeg – Panadis a gardé une idée bien précise de ce qui était abénaquis et de ce qui ne l'était pas, spécialement en matière de culture matérielle et de rituels. Ironiquement, certains emprunts de Panadis ont pu se forger au fil des conversations, comme lorsque William Berens a décrit une danse dans laquelle on distribuait des biens et qui avait été « introduite des Plaines il y a environ vingt ans par un homme qui demandait 100 $ pour fabriquer un tambour et fournir les bonnes chansons ». Hallowell notait que cette danse « s'est avérée extrêmement populaire » (Hallowell [1932] : 9). Or, même si Hallowell semble laisser entendre qu'il s'agissait-là d'un rituel que les Ojibwas avaient acquis dans le cadre d'une simple transaction commerciale, nous savons désormais que la réalité était plus complexe. La danse du Tambour tire son origine d'une femme sioux qui rêva que cette danse apporterait la paix entre les Sioux et les Ojibwas. Elle l'offrit alors à un groupe établi dans l'État du Minnesota. Vers 1914, Fair Wind (aussi connu sous le nom de Namiwan), un puissant leader spirituel ojibwa de Pauingassi, plus en amont sur la rivière Berens, eut une vision en rapport avec la danse, ce qui a légitimé l'adoption de cette nouvelle manifestation rituelle dans sa communauté. Bien qu'Hallowell n'aient pas rencontré Namiwan avant 1933, lui et Panadis avaient entendu des histoires sur son compte, notamment au sujet de ses pouvoirs de guérison particuliers (Matthews et Roulette 1996 : 330-331) et de sa capacité à comprendre les oiseaux-tonnerre (Hallowell [1932] : 9-10, 1992 : 70). Les Ojibwas, qui

avaient conservé une plus grande partie de leur vie rituelle que les Abénaquis, semblaient néanmoins tout à fait à l'aise d'emprunter et d'adapter leur créativité.

Toujours est-il que la principale préoccupation d'Hallowell était de documenter les traits culturels pouvant être qualifiés d'« autochtones ». En remontant la rivière Berens, Hallowell et Panadis ont visité, près de Little Grand Rapids, le campement d'un homme appelé John Keeper. Hallowell dessina dans son carnet de notes une forme semi-circulaire et décrivit le camp de Keeper comme étant « rond… partiellement couvert d'écorce – très autochtone comme atmosphère » (Hallowell [1932] : 7). Puis, à Poplar Hill, où William Berens se rendait pour la première fois en quarante-deux ans, ils virent des abris d'écorce de forme arrondie et conique, ainsi qu'un pavillon de danse (Hallowell [1932] : 12) qui, tout en étant de forme différente, s'inspirait de celui mentionné dans le rêve de la danse du Tambour créé par Namiwan (Matthews et Roulette 1996). Hallowell a aussi décrit des femmes occupées à coudre de l'écorce à l'aide de racines d'épinette et transportant des enfants dans des naganes, de même que des hommes fabriquant des cadres de raquettes et des rames de canot. Même si les gens de ces villages éloignés « vivaient toujours dans des habitations couvertes d'écorce », ils avaient adopté une tenue vestimentaire et des outils modernes, et utilisaient désormais des canots de toile (Hallowell 1992 : 9). On ne peut que s'imaginer la teneur des conversations qu'ont pu avoir Panadis et ces lointains cousins.

À travers les notes de terrain d'Hallowell, on constate que Panadis a été exposé à une panoplie de pratiques spirituelles cries et ojibwas qui avaient été oubliées à Odanak depuis des générations, bien qu'elles aient pu avoir été pratiquées ou du moins discutées en privé. Hallowell a dressé des listes de mots en abénaquis, en saulteux (ojibwa) et en cri qui permettent d'entrevoir la teneur des conversations dans lesquelles ses guides monopolisaient les échanges, au point où le crayon de l'ethnologue avait peine à suivre. Par exemple, il a noté les mots pour « soleil » : *kīzos* (abénaquis), *kizis* (saulteux) et *kizim* (cri). À côté du mot en abénaquis, il a ajouté une note pour *kizoso*, ou « le soleil brille », mais il n'a pas trouvé « d'équivalent exact » en saulteux et il ne fit aucun commentaire pour le pendant en cri (Hallowell [1932] : 8). On ne peut que se demander dans quel contexte la discussion sur le *kizoso* a pu surgir. Les hommes ont eu de nombreuses autres conversations au sujet de la « sorcellerie » ou des rituels qui incluaient des séances de guérison et de divination, et surtout le recours à la tente tremblante que les Saulteux appelaient *pamagagan*. Enfin, ils rencontrèrent John Duck et assistèrent à une cérémonie à son pavillon Wabano (Hallowell [1932] : 11; voir aussi Hallowell 1992 : 84).

Ici encore, pour comprendre la perspective de Panadis sur tout cela, il faut revenir à la teneur de ses entretiens avec Gordon Day trente ans plus tard. Alors qu'Hallowell n'a fait qu'effleurer la possibilité que les rituels de divination puissent réellement fonctionner, Panadis les a pour sa part considérés très sérieusement. À Day, il dit avoir vu une

> medaitiwin [cérémonie] crie à Duck Lake, lors de laquelle [le] sorcier *wìgwàsátik* 'bâton brûlé' joua du tambour toute la nuit et prédit qu'[un] couple, qui manquait à l'appel depuis une semaine, s'était arrêté pour tuer et fumer de l'orignal et qu'il serait de retour en après-midi ou le lendemain matin.

À ce moment, le « sorcier » s'est assis avec son tambour, tandis que des jeunes hommes entreprirent de construire autour de lui une tente faite de perches droites attachées ensemble au sommet et recouvertes d'écorce ou de peaux. La tente n'avait aucune ouverture (DC : 1960-1961, livre 4, boîte 561, f° 6, 26 mars 1960, p. 17). Notons qu'il y a dans ce passage trois erreurs, qui découlent de la retranscription dactylographique des notes de terrain de Day : Duck Lake était une communauté ojibwa et non crie, l'orthographe usuelle de la cérémonie est *midewiwin*, et le nom *wìgwàsátik* signifie 'branche de bouleau' et non pas 'bâton brûlé' (Brown 2003 : 3). Cet exemple montre bien que la tradition orale, comme toute autre source, doit être utilisée avec précaution, et ce surtout quand elle est de seconde main, comme c'est le cas lorsque des notes écrites à la main par un individu ont été dactylographiées par un autre.

Si Panadis a pu se méprendre sur le fait de savoir qui était cri ou ojibwa au cours du voyage, Panadis s'est avéré plus précis en ce qui concerne les pratiques culturelles qui se voulaient similaires à celles des Abénaquis et celles qui ne l'étaient pas. C'est ce que montre, de façon évidente, sa réaction à la cérémonie de la tente tremblante. Comme Hallowell l'a décrit :

> La tente tremblante… canalise un contact direct avec des entités non humaines de toutes natures. Sa fonction est de s'assurer l'aide de ces entités en invoquant leur présence et en leur faisant part des désirs des vivants. Ce type de sorcellerie est souvent pratiqué afin d'obtenir de l'information sur l'état de santé et de bien-être de personnes éloignées. À un certain moment, j'ai tiré profit de cette fonction du rituel pour m'informer sur l'état de santé de mon père. (Hallowell 1992 : 68; voir aussi Hallowell 1942 : 46-47)

Selon Panadis, « Le sorcier de la rivière Berens a secoué la hutte même si celle-ci était solide. Il a décrit le fils, la femme et le père d'Hallowell, et mentionné qu'ils se trouvaient dans un camp de bois sur la rive d'un lac » (DC : 1964-[1965] , livre 10, boîte 561, f° 12, 17 février 1964, p. 8).

Panadis a cependant dit à Day que, de ce qu'il en savait, les *medawlinnoak* abénaquis n'avaient pas recours aux tentes tremblantes. Jamais n'avait-il entendu parler d'une société de médecins parmi les Abénaquis, à l'image de celle des *midewiwin* dont lui avait parlé William Berens. En fait, disait Panadis, la racine du mot *medawlinno*, *medaw-*, « signifie simplement un homme supérieur, sage ». Chaque individu, et non pas seulement les spécialistes, jouissait d'un pouvoir spirituel personnel plus ou moins grand, bien que ceux appelés *medawlinno* excellent dans son utilisation. Néanmoins, Panadis mentionna également qu'il existait des mots spécifiques pour des pouvoirs particuliers, tels que la capacité de guérir les maux par la « force de la pensée » appelée *nolemahsihpelõ*. Il ajouta qu'« à Missisquois, son oncle Stan arrêta le hoquet de Nellie Fryatt en lui faisant peur. C'est ça *nolemahsihpelõ* » (DC : 1964-[1965], livre 10, boîte 561, f° 12, 17 février 1964, p. 8). Selon son habitude, Panadis a continué de réfléchir à la question, et le sujet a refait surface plusieurs fois au cours de ses années de collaboration avec Day.

Enfin, Panadis a aussi raconté l'histoire de la fois où Hallowell avait été averti par quelqu'un, durant son voyage, qu'il y aurait un accident et qu'il perdrait quelque chose de précieux pour lui, mais que personne ne serait blessé ou tué. Plus tard, le canot d'Hallowell chavira, et ses notes furent perdues dans la rivière (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002). C'est peut-être ce qui explique qu'Hallowell n'a laissé qu'une photo et quelques notes griffonnées à la main comme seuls témoignages de la participation de Panadis à l'expédition. Celui-ci a

PISIWATLAMIK
raconté par Théophile Panadis, 1965

Parmi toutes les tribus Indiennes de l'Amérique du Nord, à leur état primitif tous ces Indiens avaient certaines croyances, très curieuses pour l'étranger.

Nous qui habitions les États de la Nouvelle Angleterre nous n'en étions pas exempts.

Voici la première légende...

Il est question ici d'un oiseau, très grand oiseau, d'une grosseur épouvantable, qui prenait ses envolées bi-annuelles du Nord au Sud, durant l'hiver et l'été, les tribus de l'Ouest le nommèrent « *l'oiseau du tonnerre* » Pemola. Nous les Abénakis lui avions donné tout à fait un autre nom caractéristique, il habitait sur une île déserte, le nom que nous lui avions donné était *PISIWATLAMIK*. Lorsqu'il prenait son envolée il déplaçait l'air, lorsqu'il volait lentement, le vent était doux, ce qui faisait une brise, et le vent augmentait à mesure que l'oiseau prenait de la vitesse. Tout cela occasionnait beaucoup d'ennui aux Indiens.

Or un jour un Indien très hardi voulant faire sa renommée se procura un fusil à baguettes et décidat [*sic*] de tuer cet oiseau afin de s'en défaire pour toujours. Il consultat [*sic*] les vieux de la nation et tous lui conseillèrent d'aller avec son fusil au Grand lac Wenepisaukee, N.H., à la grande bâture de sable là ou l'oiseau va étancher sa soif ; de se cacher dans les branches et lorsque l'oiseau sera là de lui casser les ailes à coups de fusil. Comme il pouvait n'en casser qu'une à la fois l'oiseau cherchait à s'envoler qu'avec une aile, ce qui le fit tourner à la même place, ce qui occasionnat [*sic*] un tourbillon, qui se mit vite à renforcir et devenir un ouragan [C]e dit ouragan emportat [*sic*] le canot et wigwam de l'indien à une terre inconnue.

(Collection Gordon M. Day, Boîte 506, fiche 6. Gracieuseté du Musée canadien des civilisations)

Figure 13
« The Last Supper » (La Cène). Gravure de Théophile Panadis réalisée au début des années 1960 pour décorer l'autel de l'église catholique d'Odanak
(Photographie prise par Réjean Obomsawin)

Figure 14
Gravure (23,5 cm de hauteur, 26,7 cm de largeur) de Théophile Panadis, réalisée dans le style typique des « souvenirs » créés à l'intention des touristes. Cette gravure a été offerte en cadeau à Lyette Wawanolett Durand, dont la mère et la grand-mère ont tenu une boutique de paniers à York Beach, Maine, entre les années 1890 et 1950 environ
(Photographie prise par Réjean Obomsawin. Courtoisie de Lyette Wawanolett Durand)

fait parvenir au moins une carte postale à Odanak, pour dire qu'un des hommes qu'il avait rencontré à la rivière Berens ressemblait à s'y méprendre à Eli Nolett, mais cette carte aussi a été perdue (*ibid.*).

ARTISTE, GUIDE ET CONTEUR

Il y a peu de données d'archives qui documentent les trois décennies ou presque qui suivirent le retour de Panadis de la rivière Berens. Durant ces années, Hallowell a continué de faire porter ses intérêts de recherche ailleurs, et il eut peu ou pas de contacts avec ses amis abénaquis. Quant à Panadis, il a continué à travailler comme guide et à raconter des histoires, comme le récit de « Pisiwatlamik » (voir l'encadré). Avec son fils Adrien, un autre artiste talentueux, il a réalisé une série de peintures et de gravures qui, encore aujourd'hui, peuvent être vues dans l'église catholique d'Odanak, incluant une représentation de la Cène placée au-dessus de l'autel (fig. 13). Son temps a aussi été consacré à la fabrication d'objets traditionnels pour garnir la collection du musée, et à la production de gravures de style *folk-art* à l'intention des touristes et de ses amis (fig. 14). À travers toutes ces initiatives, Panadis a fait comprendre aux plus jeunes générations qu'il était possible de réussir dans son art en travaillant fort, avec des outils de base, et en respectant la nature (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002). De même, il a encouragé les enfants abénaquis à s'intéresser à leur langue et à leur culture. Même s'il a pu sembler que personne ne l'écoutait à l'époque, ceux qui l'ont connu dans leur jeunesse paraissent aujourd'hui chérir les souvenirs qu'ils ont gardés de lui.

Les gens qui ont grandi à Odanak entre les années 1930 et 1960 et qui ont ainsi pu fréquenter Panadis, racontent des histoires comme celles qui suivent. Fernand Robert Obomsawin, un ancien chef, se souvient qu'il était à la fois excité et terrifié par les histoires de fantômes de Panadis, ce qui le faisait courir à

toutes jambes, le soir, lorsqu'il passait devant le cimetière en revenant de la maison du conteur (F. Robert Obomsawin, entrevue avec A.N., 2002). Alanis Obomsawin, la cinéaste bien connue, considère pour sa part que Panadis, un lointain parent à elle, a eu une influence majeure sur son travail. Elle se souvient de lui comme d'un homme digne, très discret, qui lui a appris à apprécier l'histoire abénaquise. Il lui racontait aussi des histoires drôles, comme la fois où un ours était entré dans son camp alors qu'il travaillait comme guide au Laurentian Club. Un des « Messieurs » voulut alors tuer l'ours, mais Panadis lui répondit : « Je ne veux pas que tu fasses ça. *Je* vais régler ce problème à ma façon. » Il attacha dès lors quelques canettes d'aluminium à un bout de corde pour ensuite se cacher. Lorsque l'ours arriva, Panadis fit un tel bruit que la bête s'enfuit. Mais sachant bien que l'ours allait revenir, il fit de même le jour suivant. Or, cette fois, l'ours se contenta de regarder les canettes et se dirigea tout droit dans la tente pour en ressortir avec un morceau de viande entre les dents. Dépité, Panadis lança : « Cet ours m'embarrasse drôlement ! » (Alanis Obomsawin, entrevue avec A.N., 2002).

Albert Obomsawin, un autre ancien chef, avait l'habitude de jouer avec Adrien, le fils de Panadis, et leur amitié n'a fait que grandir après la mort de la mère d'Adrien, Emma Groslouis, en 1929. Théo Panadis a aidé Albert à confectionner son premier « bonnet de guerre » en utilisant des plumes de dinde ; c'était alors tout ce qu'ils pouvaient se payer. C'est d'ailleurs Panadis qui a introduit le bonnet de guerre à Odanak, en vue de paraître plus « Indien » aux yeux des touristes, car la coiffure traditionnelle des Abénaquis ne consistait qu'en un simple bandeau fait d'une éclisse de frêne et décoré de plumes de diverses couleurs. Pourtant, dans le « Profil indien » qu'il a gravé pour Albert Obomsawin (fig. 15), Panadis a représenté un homme abénaquis fier, arborant une chevelure simple et bien droite, et trois plumes au lieu du bonnet de guerre (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002).

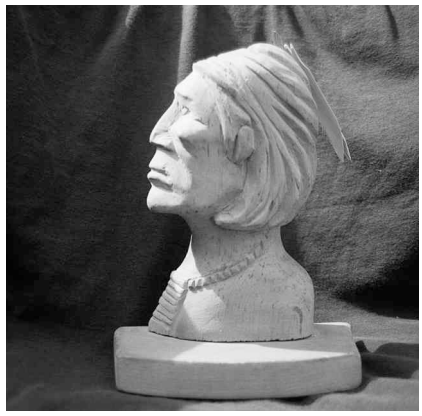


Figure 15
« Profil indien », gravé par Théophile Panadis pour Albert Obomsawin. Sans date
(Photographie prise par Réjean Obomsawin. Courtoisie d'Albert Obomsawin)

Figure 16
Gravure de Théophile Panadis représentant un vieil homme (14 cm de hauteur) et une vieille femme (15,25 cm de hauteur)
(Photographie prise par Réjean Obomsawin. Courtoisie de Cécile Salvas Nolett)

Le petit-fils de Panadis, Claude Panadis, lui a un jour demandé pourquoi il travaillait comme guide pour si peu d'argent alors qu'il aurait dû être en mesure de chasser pour lui-même sur les territoires qui avaient été dérobés aux Abénaquis. Panadis a répondu qu'il se sentait plus confortable, et plus « indien » dans les bois (Panadis 2002). Malheureusement, cet accès à la forêt et à la liberté avait un prix; pour espérer travailler, il fallait se plier à chaque caprice des clients. Par exemple, malgré tout son courage, Panadis était terrifié par les avions. Or, un jour un client avait nolisé un bimoteur pour aller le chercher. L'avion a eu des problèmes au décollage et a pris tellement de temps pour quitter le sol qu'on croyait qu'il allait s'écraser dans les arbres. Panadis fut si apeuré qu'il broya un oignon dans sa main jusqu'à que le jus en sorte (R. Obomsawin, souvenirs, 2002). Néanmoins, quand il racontait cette histoire, Panadis riait de lui-même et entraînait les autres dans sa rigolade (C. Panadis, entrevue avec A.N., 2003).

Cécile Salvas Nolett se souvient de Panadis comme d'un homme gentil et bon cuisinier qui avait l'habitude de préparer du lard frit et des galettes indiennes. Elle se le rappelle, dansant au couvent – devenu depuis le Musée des Abénakis – avec son grand-père Eli Nolett (qui était le cousin germain de Théophile Panadis), son oncle Guillaume (mieux connu par son surnom « Abénaki ») et Adrien Panadis. Ensemble, ils se lançaient « tout d'un coup » dans une danse, et les enfants les suivaient juste pour voir. À cette époque, ils dansaient « pour montrer et exprimer leurs origines amérindiennes ». Aujourd'hui, selon elle, les danses ont davantage l'allure de spectacles, et les danseurs n'y mettent pas tout leur cœur et leur conviction, comme Panadis le faisait. Cécile conserve précieusement deux gravures d'un vieil homme et d'une vieille femme que Panadis avait réalisées pour elle (C.S. Nolett, entrevue avec R.O., 2002) [fig. 16].

Durant les années 1960, Réjean Obomsawin avait coutume de visiter Panadis à sa maison. Celui-ci était toujours à faire quelque chose. Obomsawin s'assoyait et regardait travailler Panadis avec un couteau croche et d'autres outils traditionnels, aussi longtemps qu'il le pouvait. Puis, au bout d'un moment, Panadis pouvait lui offrir un ensemble d'arc et de flèches en lui disant « Va jouer maintenant, petit vaurien » (R. Obomsawin, souvenirs, 2002). Panadis a aussi fait grande impression sur les enfants de Gordon Day, dont les petites voix peuvent être entendues en arrière-fond des enregistrements réalisés à la maison de l'ethnologue, à Contocook, dans le New Hampshire. Donal Day, l'aîné, a le souvenir « d'un homme gentil et talentueux qui prenait le temps de fabriquer des jouets en bois pour moi et mes frères » (D. Day, comm. pers. avec A.N., 2002a). Selon Kevin Day, Panadis avait l'air d'un « vrai Indien », très différent de l'image hollywoodienne. Au-delà de son apparence physique, Panadis avait l'air d'un homme des bois vivant dans un autre monde, un monde que bien peu de gens, aujourd'hui, pourraient vraiment imaginer (K. Day, entretien avec A.N., 2002).

Au-delà de son évidente capacité à rejoindre les enfants, une partie de l'attrait qu'exerçait Panadis sur les jeunes générations venait de sa connaissance de la langue et de la culture. Albert

Obomsawin aimait se retrouver à la maison des Panadis où tout le monde parlait abénaquis ; il souligne :

> J'étais du type réservé et j'aime apprendre. Parce que ma mère était canadienne-française et mon père souvent parti, je ne pouvais apprendre ma langue. Adrien a grandi dans une famille où tous parlaient la langue, même si lui-même ne connaissait que quelques expressions ou quelques mots. (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002)

Cécile Salvas Nolett discutait toujours avec Panadis en français, mais elle souligne : « J'adorais l'entendre parler en abénaquis avec les membres de ma famille » (C.S. Nolett, entrevue avec R.O., 2002).

La connaissance approfondie de la langue et de la culture que possédait Panadis devenait une chose rare à Odanak dans les années 1950. Lorsqu'il a visité le village dans les années 1920, Hallowell avait constaté que la plupart des Abénaquis étaient trilingues, parlant l'abénaquis, le français et à tout le moins un peu l'anglais (Hallowell 1926 : 100). Ce qu'il n'avait pas remarqué, c'est que si la jeune génération comprenait l'abénaquis, plusieurs étaient néanmoins inconfortables à le parler. Plusieurs raisons, qui parfois s'entrecoupent, expliquent ce phénomène. Comme cela se produit au sein des groupes immigrants où les parents parlent une langue à la maison, et les enfants, une autre à l'école, plusieurs enfants abénaquis pouvaient comprendre ce que disaient leurs parents en abénaquis, mais ils leur répondaient habituellement en français ou en anglais, selon l'endroit où ils vivaient. Jamais n'ont-ils développé, en tant qu'adultes, une compétence dans leur langue. De même, au sein des familles abénaquises, la transmission de la langue a été reléguée au second plan, pour faire place à des préoccupations plus urgentes. Les parents avaient la conviction que de parler français ou anglais permettrait à leurs enfants de jouir de plus d'opportunités économiques aux États-Unis et au Canada (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002). Dans ce contexte, ils souhaitaient entretenir de bonnes relations avec leurs voisins canadiens-français.

Le vieux modèle selon lequel les hommes s'absentaient du village durant de longues périodes a longtemps persisté après que ceux-ci eurent cessé de chasser pour leur propre famille, puisqu'ils ont ensuite travaillé comme guides pour les chasseurs non autochtones ou voyagé vers les villes telles qu'Albany, New York ou Waterbury dans le Connecticut pour travailler dans les usines en suivant un cycle saisonnier semblable (Nash 2002). Ces hommes, en raison de leur absence, avaient donc peu de chance de transmettre la langue à leurs enfants. Par ailleurs, en raison de la discrimination sexuelle imposée par la *Loi sur les Indiens* au Canada, les femmes abénaquises qui s'étaient mariées à l'extérieur de leur communauté ont généralement quitté Odanak pour élever leur famille. Si elles étaient demeurées à Odanak, ces femmes auraient pu enseigner à leurs enfants à parler l'abénaquis. Mais, vivant hors réserve, la plupart ne l'ont pas fait. Parallèlement, les hommes qui sont demeurés à Odanak pour élever leur famille avaient souvent épousé des Canadiennes françaises qui ont plutôt habitué leurs enfants à parler français. Un rare cas d'exception est celui d'Amanda Descôteaux, une Canadienne française de Pierreville qui a épousé Raoul Tahamont. Elle était l'une de ceux qui maîtrisaient le mieux l'abénaquis, même si elle n'était pas autochtone (R. Obomsawin, souvenirs, 2002).

Et même si des enfants parlaient l'abénaquis à la maison, la plupart d'entre eux recevaient une éducation en français ou en anglais. Jusqu'en 1940, il y avait deux écoles dans la réserve. À l'école des Sœurs grises de la Croix d'Ottawa, l'enseignement se faisait en français, bien que les élèves eussent aussi l'opportunité d'apprendre l'anglais. À l'école protestante, qui dans ses meilleures années accueillait près d'une vingtaine d'étudiants, l'enseignement se trouvait sous l'égide de Henry Lorne Masta, et après lui Andrew Emmet, deux Abénaquis d'Odanak qui parlaient la langue maternelle. Jean-Louis Robert Obomsawin, qui a fréquenté l'école catholique de 1930 à 1939, ne se souvient pas que quiconque ait été puni pour avoir parlé l'abénaquis, même si certains des enfants ne parlaient que l'abénaquis à la maison (J.-L. Robert Obomsawin, comm. pers. avec A.N., 2003). Par contre, d'autres affirment que les enfants étaient réprimandés lorsqu'ils parlaient l'abénaquis, et punis par des coups de règle sur les mains, administrés devant la classe (R. Obomsawin, souvenirs, 2002). Ces différents points de vue reflètent peut-être des changements qui se sont produits avec le temps. Mais dans tous les cas, c'est le désir partagé de sauvegarder la langue abénaquise qui allait rapprocher Gordon Day et Théophile Panadis.

La collaboration avec Gordon M. Day

Lorsque Gordon M. Day (1911-1993) a débuté son travail de documentation de la langue abénaquise occidentale dans les années 1950, son premier défi fut de trouver des gens ayant une bonne connaissance de la langue, et qui seraient prêts à la parler pour lui. Ceux-ci devaient aussi parler l'anglais, puisque Day était peu familier avec le français (Laurent [1994]). Sur une période d'une trentaine d'années, Day a travaillé avec « trente-huit personnes parlant la langue et vivant à Odanak, en Nouvelle-Angleterre et à New York » (Day 1996 : *ii*). Toutefois, la majeure partie de son information vient d'un nombre relativement limité d'individus, le problème étant que tous ne rencontraient pas les critères que Day exigeait d'un « bon parleur », c'est-à-dire avoir plus que le talent de maintenir une conversation en abénaquis :

> Les différences majeures observées parmi les bons interlocuteurs se trouvaient dans les vocabulaires spécialisés relatifs à l'ancien mode de vie et qui avaient été conservés par certains et oubliés par d'autres – les vocabulaires de l'ancienne vie sociale et cérémonielle, de la culture matérielle, des activités de subsistance en forêt et de la cosmologie traditionnelle. Au contraire, le vocabulaire de l'industrie du commerce des paniers qui s'est développé au cours du dernier siècle, était généralement connu. (Day 1996 : *vi*)

Dans sa recherche de bons interlocuteurs, Day avait le nom de Théophile Panadis qui revenait constamment à ses oreilles. Par exemple, il a appris que Panadis savait « comment fabriquer les anciens modèles de mocassins que l'on portait l'hiver pour faire de la raquette » et, aussi bien, qu'il avait une connaissance des racines et des plantes. Day a également entendu des histoires loufoques concernant Panadis (Day [1948-1964] : 19 mai, 29 août, 30 septembre 1956). Mais leurs trajectoires ne se croisèrent qu'en octobre 1958, soit plus de deux ans après que l'étude linguistique de l'ethnologue à Odanak eut été sérieusement entreprise. C'est que Day se rendait habituellement à Odanak à l'été et à l'automne, lorsque Panadis travaillait au Laurentian Club. À cette époque, ce dernier avait près de soixante-dix ans, soit presque le même âge que son père quand Hallowell était venu pour la première fois à Odanak. Pour sa part, Day était à la fin de la quarantaine.

Les notes de terrain et la correspondance de Day montrent qu'il était déterminé à rencontrer Panadis. En août 1957, il a reçu des informations de seconde main au sujet d'Odanak, par l'entremise d'une lettre de Stephen Laurent, un Abénaquis vivant à Intervale dans le New Hampshire. Laurent soulignait que Panadis et son fils Adrien étaient partis au club, c'est-à-dire au lac à la Pêche situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Shawinigan, en compagnie de Edmund Nolett, et qu'ils n'étaient pas censés revenir avant la fin du mois d'octobre (DC : boîte 520, f° 28, Laurent à Day, 22 août 1957). Ces absences prolongées de Panadis angoissaient beaucoup Day qui souhaitait le rencontrer le plus tôt possible. Ayant raté Panadis en 1957, Day s'essaya de nouveau l'année suivante; en avril 1958, il écrivit à Stephen Laurent : « J'espère attraper Théo Panadis avant qu'il ne parte pour le club. Crois-tu que j'arriverai suffisamment tôt ? » (DC : boîte 520, f° 28, Day à Laurent, 15 avril 1958) La réponse de Laurent fut peu encourageante : « Je doute que Théo Panadis sera à Odanak. Bernie [Bernadette Laurent, la sœur de Stephen] a dit qu'il quitterait probablement pour le club le 10 mai. » Il ajoutait toutefois : « J'essaierai quand même de chercher à le voir » (DC : boîte 520, f° 28, Laurent à Day, n.d., [mai 1958]). Ironiquement, l'automne 1958 a été le dernier où Panadis s'est rendu travailler comme guide au club; ayant été frappé par un camion, il développa par la suite une bursite dans l'épaule qui le rendit incapable de pagayer (Day [1948-1964] : 20 juin 1959, p. 64). C'est peut-être cet incident qui a permis que la collaboration Day-Panadis s'avère florissante. Panadis avait désormais besoin d'argent, et il disposait du temps nécessaire.

Le 29 octobre 1958, Day et Panadis se rencontrèrent enfin. Jusque-là, Day avait travaillé étroitement avec Ambroise Obomsawin alors reconnu comme un des meilleurs interlocuteurs du village. C'était un homme d'une grande intelligence qui manifestait un intérêt marqué pour son travail. Non seulement parlait-il clairement, mais il avait la patience de passer à travers les listes de mots que Day voulait qu'il enregistre. Or, durant l'après-midi, Panadis est passé à la maison d'Obomsawin. Day devait plus tard écrire à Stephen Laurent : « La dernière fois que j'étais là-haut, Ambroise a accueilli Théophile dans sa maison et ensemble ils ont enregistré une conversation de quinze minutes. Très naturelle et suffisamment précise pour étudier l'intonation. Ils ont raconté des histoires et ri. Tout à fait spontanément. » (DC : boîte 520, f° 28, Day à Laurent, 24 nov. 1958) Cette conversation en abénaquis a été enregistrée, transcrite et conservée pour la postérité (Day [1968-1993]).

Puis, Panadis « a raconté plusieurs anecdotes en anglais », notamment « comment, durant vingt-six jours, il avait remonté la rivière Berens avec [A. Irving] Hallowell à partir du lac Winnipeg » (Day [1948-1964] : 29 octobre 1958, p. 30). Malheureusement, cette partie de la conversation n'a pas été enregistrée. Sur le ruban original, aujourd'hui conservé aux collections spéciales Rauner de la bibliothèque du collège de Dartmouth, on peut clairement entendre le CLICK du magnétophone que Day ferme tout de suite après la conversation entre Obomsawin et Panadis (Day, n.p. : ruban 24, côté 1, 1958[1]). En gros, Panadis venait de prouver à Day sa valeur en tant qu'informateur.

Panadis était un « bon parleur » en partie parce que, comme Day le mentionne, il avait fait « un effort continu et éprouvant » pour apprendre intégralement la langue auprès des aînés. Plus d'une fois au fil des ans, il a déploré le fait qu'il devenait le seul à connaître les termes culturels (DC : 1962-1963, livre 8, boîte 561, f° 10). Même Ambroise Obomsawin, malgré sa « connaissance profonde et précise de la langue » (Day 1996 : *iv*) se tournait vers Panadis quand il se retrouvait coincé. Obomsawin a un jour écrit à Gordon Day : « Vous savez, quand j'ai un mot difficile à trouver, j'ai l'habitude d'aller voir Théo, et même si le mot n'est écrit nulle part, après cinq ou six minutes de discussion nous le trouvons. » (DC : boîte 523, f° 11, A. Obomsawin à Day, 27 juill. 1962, p. 4)

En écoutant les voix de Panadis et de Day, on peut entendre des choses qu'un texte écrit ne peut pas nécessairement transmettre. À certains moments, la voix de Day, au timbre plus aigu que celle de Panadis, marque un peu d'impatience. C'est que sa difficulté à communiquer ses désirs est alors accentuée du fait que Panadis est trilingue. Par exemple, durant une séance d'enregistrement, Day recueille des mots utilisés pour nommer l'écorce. Panadis et sa sœur Agnés bloquent sur le mot pour dire « prélevé l'écorce » (*peeling bark*). Day croit qu'ils parlent d'un verbe actif, comme dans l'action de prélever l'écorce d'un arbre, de la détacher. Or, ces interlocuteurs faisaient plutôt référence à la sorte d'écorce de bouleau (*maskwa*) qui se détache de l'arbre par elle-même (Day, n.p. : ruban 34, côté 2, 1960a). Souvent, Panadis semble intimidé, spécialement quand on lui demande de lire à partir d'une liste de mots préparée en anglais ou en abénaquis ; il est plus à l'aise en parlant librement, en racontant une histoire. D'ailleurs, il arrive que l'ordre de la séance est brisé par le besoin de discuter, comme quand Panadis et sa sœur débattent des nuances entourant la signification de certains mots (Day, n.p. : ruban 34, côté 2, 1960a). À d'autres moments, Panadis semble fatigué, ennuyé, ou simplement poli. D'autres fois, il se lance dans une histoire reliée au sujet qui fait l'objet de discussion, comme quand il parle de son expérience à la rivière Berens, ou quand il prononce consciencieusement le mot abénaquis pour « carcajou » pour ensuite se lancer dans une histoire amusante au sujet d'un incident arrivé jadis à son père (Day, n.p. : ruban 34, côté 2, 1960a ; Day, n.p. : ruban 40, côté 1, 1960-1961). Pris par l'obligation de poursuivre sa collecte scientifique de données, Day s'en tenait d'ordinaire à ramener la conversation sur le point à l'ordre du jour, bien qu'on peut présumer qu'il continuait ces discussions après les enregistrements. Les rares fois où Day se risque en abénaquis et commet une erreur de prononciation, de syntaxe ou de conjugaison, Panadis le corrige gentiment, mais avec fermeté.

Il est clair que Panadis prenait cette collaboration au sérieux. Mais pour quelle raison ? Et qu'est-ce qu'il en retirait ? Il est difficile de répondre à ces questions. Parmi les facteurs positifs, il y avait certainement la volonté de préserver la langue pour les futures générations, ainsi que la modique somme que Day payait à Panadis et à ses autres informateurs pour leur travail et le plaisir intellectuel que celui-ci retirait de leurs discussions. Néanmoins, son petit-fils a le sentiment que « Day a trop pris », sans donner suffisamment en retour (C. Panadis, entrevue avec A.N., 2002). Car, malgré toutes ses bonnes intentions, Day ne pouvait transcender l'inégalité inhérente à une relation définie par le fait que lui, l'étranger, avait le pouvoir d'établir les conditions pour l'enregistrement de la langue abénaquise, et qu'il allait être reconnu comme « l'expert » en la matière par la société dominante.

Une facette subtile de cette dynamique ressort de l'extrait qui suit, tiré d'une session d'enregistrement entre Théophile Panadis et Gordon Day, qui a eu lieu à la maison de ce dernier à Contocook, le 19 septembre 1961. Day s'affaire alors à recueillir du vocabulaire, dans ce cas-ci les mots abénaquis

Figure 17
Théophile Panadis et Elsie Day aux célébrations du tricentenaire d'Odanak en juillet 1960
(Photographie probablement prise par Gordon M. Day. Selon Roy Wright, qui connaissait bien la famille Day, « Le sourire d'Elsie laisse voir qui a pris la photo. » Courtoisie de Kevin Day)

pour désigner des mammifères particuliers. Lorsque celui-ci demande le mot abénaquis pour « opossum », Panadis répond « *azeban* », qui signifie « raton-laveur ». Azeban est un important personnage de type « trickster » dans le folklore abénaquis. À noter ici, le retournement de pouvoir alors que Day, l'expert en linguistique, pose une question à laquelle Panadis, l'expert de la langue abénaquise, donne une « mauvaise » réponse :

DAY : Maintenant, parlons des animaux. Ce que je voudrais est le mot abénaquis pour chaque animal lorsqu'il y a un nom, le pluriel de chacun et sa signification s'il en a encore une.

PANADIS : Euh !...

DAY : Est-ce que vous connaissez le... l'opossum ?

PANADIS : *Azeban*. *Azeban*.

DAY : Euh !... [Pause] Je ne crois pas.

[le ruban coupe]

[le ruban repart]

PANADIS : Opossum. Nous n'en avons pas ici, c'est trop au nord. C'est un animal qui se trouve plus au sud.

DAY : C'est vrai. C'est un animal qu'on retrouve au sud, et surtout une créature aquatique. Je présume qu'il n'a pas du tout de nom en abénaquis.

PANADIS : Non.

DAY : La seule chose que je peux suggérer est le nom delaware pour lui qui est… *wapink*. Et il y en a un autre, *mukwpingus*. C'est…

PANADIS : Voyons si je peux me débrouiller –

DAY : *Mukwapingus*. Ça semble vouloir dire quelque chose par rapport à la couleur blanche, n'est-ce pas ? [Long silence. Day fait quelques suggestions ; apparemment ils regardent un livre ou quelque autre texte. Puis :]

PANADIS : Quelquefois ils l'appellent ainsi par habitude. Si c'est un des anciens animaux qui se nourrissent de l'écorce des arbres. S'il se nourrit d'écorce comme le fait le porc-épic.

DAY : Eh bien, je crois qu'on peut rayer l'opossum qui est peu connu autour d'ici.

(Day, n.p. : ruban 40, côté 2, 1960-1961)

Cet échange met en lumière le retour du balancier, pour ce qui est du pouvoir et de l'autorité que l'on retrouve dans le cadre de leur collaboration, un processus personnel qui a sans doute affecté Panadis et Day de manière différente. Panadis connaît la différence entre un opossum et un raton-laveur. Il la connaît en abénaquis, en français et en anglais. Néanmoins, la question est ici construite de telle façon que Panadis peut donner une « mauvaise » réponse. Peut-être a-t-il répondu à la question : « Qu'est-ce que *vous* appelez un opossum ? » plutôt que « Quel est *le* mot pour opossum en abénaquis ? » Si une discussion a eu lieu sur ce point, elle n'a pas été enregistrée. Mais plus important, si Panadis a pu trouver de telles situations frustrantes ou embarrassantes, cela n'a pas remis en question sa volonté de s'engager dans l'ensemble du projet.

En effet, il est tout à fait humain d'avoir des émotions conflictuelles à l'égard d'une personne ou d'une situation. Même si Panadis partageait l'engagement de Day envers le projet, il en avait parfois ras-le-bol du travail, et peut-être de la relation qui venait avec. À l'inverse, Day sentait l'urgence de recueillir de l'information ; peu de temps avant de rencontrer Panadis, Day avait écrit : « Je suis déterminé à vaincre la Faucheuse, à coups de poings si je peux » (HP : Day à Hallowell, 14 août 1957). Il dut y avoir des moments où Panadis s'est senti vidé. Par exemple, le 24 août 1960, après quatre jours à travailler ensemble, Day écrivait : « Théo et moi devions aller en forêt. Je l'ai aperçu chez Louis Portneuf et j'ai écouté leurs échanges en abénaquis. Il est ensuite allé chez lui pour déjeuner puis je l'ai perdu. » (Day [1948-1964] : 24 août 1960, p. 50) Peut-être que pour Day, c'était là un triste constat de la propension de Panadis à boire, mais le petit-fils de ce dernier voit les choses autrement. Pour lui, Panadis avait besoin d'un répit, de prendre congé de Day un certain temps (C. Panadis, entrevue avec A.N., 2003).

Il est difficile d'aborder le sujet de l'alcool puisqu'il évoque des stéréotypes négatifs et parce que c'est une source intense de douleur au sein des familles et des communautés. Depuis l'arrivée des Européens jusqu'à aujourd'hui, l'alcool est associé aux tensions, aux conflits et à la peine dans les communautés abénaquises, même si les familles n'ont pas nécessairement toutes des problèmes à cet égard. Dans le cas de Panadis, il semble qu'il était un gros buveur qui trouvait un soulagement dans l'oubli, bien qu'il n'utilisât jamais l'alcool comme excuse pour ses comportements. Les gens qui nous ont parlé ont insisté sur le fait que, s'il serait malhonnête de prétende que l'alcool n'était pas un problème, ils voulaient qu'on se souvienne de Panadis pour ses forces et, par-dessus tout, pour sa dignité. Ça faisait simplement partie de sa personnalité. Même les enfants savaient s'éloigner de lui quand il se trouvait dans un état altéré de conscience, mais ceux-ci étaient les bienvenus à d'autres moments (R. Obomsawin, souvenirs, 2002).

Lorsqu'il était sobre, il n'y avait personne de mieux avec qui travailler. Quand il buvait, il pouvait disparaître pour des heures, voire des jours. Aussi, Day amenait Panadis à sa maison dans le New Hampshire aussi souvent que possible pour les sessions d'enregistrement, car il y avait trop de distractions à Odanak. Durant ces visites, Panadis a appris à connaître la femme de Day, Elsie Day (fig. 17), et, dans une moindre mesure, leurs enfants.

Dans l'une des rares références qu'il a faites au problème d'alcool de Panadis, Day souligne : « Il buvait juste assez pour briser sa réserve et parler avec un sentiment profond, en partie en anglais, en partie et de façon mesurée en abénaquis. » Panadis parlait avec beaucoup d'admiration de son père, Nicolas, et « avec une nostalgie quasi désespérée (en indien) du temps où le village était complètement indien, où tous parlaient indien ». Assurément, c'est là en partie ce qui l'a incité

à poursuivre sa collaboration avec Day. Celui-ci écrivait : « Il aimerait sauver la majeure partie de la langue qu'il est seul à connaître – *nnegōnôdwa* (parler ma langue ancienne), par exemple 'Chaque pied d'un canot d'écorce a son propre nom'. » Dans cette même conversation, Panadis parlait de sa vue qui diminuait. Une fois de plus, Day écrivait :

> Il s'inquiète pour sa vision. Des cataractes sont maintenant visibles et l'infection lui fait peur. Il se souvient que son père s'en venait complètement aveugle jusqu'à ce qu'un homme qu'il avait guidé (un fabricant de chemises de Troy, dans l'État de New York) paie pour une opération. Avec espoir il disait : 'Je pense que je suis davantage comme les Wahwánolet [*sic*] [la famille de sa mère] et que je ne perdrai pas la vue'. (DC : 1962-1963, livre 8, boîte 561, f° 1)

Mis à part son travail avec Day, Panadis a continué de s'intéresser aux manifestations publiques de l'héritage abénaquis. Durant l'été de 1960, les Abénaquis ont célébré leur 300e anniversaire à Odanak, avec un gala qui comprenait des joueurs de tambours et des danses (Smith 1960, 2002 ; Anonyme 1960). Panadis a joué un rôle actif dans la planification de l'événement. Les notes de Day offrent un bref aperçu de la journée; le 3 juillet il écrivait :

> J'ai assisté à une grande messe solennelle à la mission indienne, la chorale complète de Victor Nolet, les Indiens en costume, même un chœur de jeunes garçons. En après-midi, j'ai assisté au dévoilement d'une plaque. Pluie. Ensuite le groupe s'est rendu à l'église et a chanté Wigôdamoda et Ktsi niwaskw pour les caméras de télévision. (Day [1948-1964] : 3 juillet 1960, p. 45)

Un fait saillant de l'événement a été la cérémonie durant laquelle Day a été formellement adopté par la nation. Un rare bout de film, capté par l'ethnohistorien Nicholas Smith, montre Panadis, habillé en peaux de daim et portant un gros bonnet de guerre sioux (Smith 2002). Certaines des danses avaient été introduites à Odanak par Panadis après son voyage dans l'Ouest avec Hallowell (Smith 1960).

Une étude exhaustive de la collaboration entre Panadis et Day dépasse le cadre du présent article. Ce qui est clair cependant, c'est que Panadis et d'autres Abénaquis tels Ambroise Obomsawin et Edward Hannis, appréciaient l'habileté de Day à documenter et préserver la langue et la culture abénaquises, d'une façon qu'ils n'auraient pu faire à eux seuls. Ils n'étaient pas naïfs ou crédules, et il ne semble pas non plus, à la relecture des notes de terrain, des articles, de la correspondance, des enregistrements et des transcriptions de Day, qu'ils aient inventé des choses pour le tromper, bien que d'autres aient pu essayer de le faire. Sauf de rares exceptions, comme la conversation spontanée entre Panadis et Ambroise Obomsawin relatée plus haut, Panadis et les autres se préparaient toujours soigneusement pour les sessions d'enregistrement, en étroite consultation avec Day. Obomsawin, en particulier, passait des heures et des heures à vérifier les transcriptions de l'ethnologue. Day était devenu compétent dans la langue, mais jamais au point d'égaler l'écoute d'un interlocuteur autochtone, spécialement lorsqu'il transcrivait un enregistrement difficile. Bien que Day les ait payés pour leur travail, surtout après qu'il eut commencé à travailler pour le Service d'ethnologie au Musée de l'Homme (aujourd'hui le Musée canadien des civilisations), leur dévouement et leur volonté de travailler de longues heures laissent croire qu'ils entretenaient aussi de fortes motivations personnelles, incluant des attentes que Day ne pouvait pas être en mesure de satisfaire. Vers la fin de sa vie, Ambroise Obomsawin se plaignait amèrement du fait qu'il s'attendait à ce que des copies de tout ce matériel soient mises à la disposition des Abénaquis. Day n'a pu réagir à cette demande que dans la frustration, étant limité par les contraintes économiques et administratives du Musée, qui payait son salaire (Day [1965-1983] : 27 et 29 septembre 1973, p. 125). Malheureusement, Panadis est décédé avant que son travail avec Day ait pu être complété.

Figure 18
Cercueil en écorce d'épinette fabriqué par Théophile Panadis, Musée des Abénakis, Odanak
(Photographie prise par Réjean Obomsawin)

En souvenir de Théo

Les conversations sur la vie de Théo Panadis suscitent toujours de vives émotions en ce qui concerne la façon dont il est mort. Dans l'après-midi du 29 octobre 1966, Panadis marchait vers sa demeure en portant un sac d'épicerie, rempli d'articles probablement achetés au petit commerce de Thomas Nolett. Comme il passait devant la maison de Raoul Tahamont, une boîte de flocons de maïs est tombée du sac. Panadis, en se penchant pour la ramasser, a été frappé par un conducteur ivre. L'ironie est ici sans commune mesure. Durant presque toute sa vie, Panadis avait marché au milieu de la rue, spécialement lorsqu'il était en état d'ébriété. Sa famille et ses amis avaient toujours eu peur qu'il se fasse tuer. Or, cette journée-là il était sobre. Des phrases reviennent quand les gens qui l'aimaient racontent l'histoire : « Ces maudits flocons de maïs. » « Il n'avait même pas bu. » « Frappé par un conducteur saoul et il était sobre. » Albert Obomsawin, qui était chef à ce moment, fut appelé sur la scène. Il accourut sur place et plaça un oreiller sous la tête de Panadis pour le rendre plus confortable. Quand l'ambulance arriva, il se rendit avec lui à l'hôpital de Nicolet. Panadis devait mourir le lendemain. La veille eut lieu dans le salon de la maison d'Edward Hannis où le défunt avait été placé dans un cercueil moderne bien que, quelques années auparavant, il en ait fabriqué un à l'ancienne, en écorce d'épinette, dans lequel il espérait être inhumé. Ce cercueil d'écorce (fig. 18) est encore exposé au Musée des Abénaquis (Albert Obomsawin, entrevue avec R.O., 2002 ; Alanis Obomsawin, entrevue avec A.N., 2002; R. Obomsawin, souvenirs, 2002).

Son décès a beaucoup touché tous ceux qui le connaissaient, y compris Gordon Day. Dans ses notes de terrain, Day a laissé tomber ses habitudes méticuleuses en négligeant de noter la date. Il écrit :

Ce matin un oiseau s'est fracassé dans la fenêtre avant de ma maison et il est tombé. Plus tard il s'est envolé de nouveau. Quelques minutes après, Alanis Obomsawin m'a téléphoné en larmes [pour me dire] que Théo avait été heurté la veille par une voiture et qu'il était décédé ce matin à l'hôpital de Nicolet. (Day [1965-1983] : octobre 1966, p. 84)

Day visita la tombe de Panadis en novembre et offrit une messe en son honneur le 26 novembre (Day [1965-1983] : 19 novembre 1966, p. 85). Il a également écrit à Hallowell pour l'informer, en des termes laconiques et sans émotions, du décès de Panadis (DC : boîte 517, f° 24, Day à Hallowell, 31 octobre 1966), mais dans une lettre ultérieure il devait écrire, tout simplement : « Je m'ennuie de Théo » (DC : boîte 517, f° 24, Day à Hallowell, 15 août 1969). Panadis continua néanmoins d'occuper une place dans les notes de terrain de Day, en partie parce que ce dernier partageait avec d'autres, à Odanak, un même deuil. À la suite d'une visite rendue à Edward Hannis, le 11 mai 1967, Day écrivait : « Théo est toujours bien présent dans son esprit » (Day [1965-1983] : 85). Durant les années qui suivirent, Day travailla étroitement avec Ambroise Obomsawin et Edward Hannis pour transcrire les histoires laissées par Panadis.

En se rappelant Théo Panadis, presque quatre décennies après sa mort, les gens qui l'ont connu reconnaissent à la fois ses faiblesses et ses forces. Ce n'était pas un saint, et ses histoires ne doivent pas être traitées comme des paroles d'évangile, car il était simplement un être humain. Un fan club est certainement la dernière chose qu'il aurait voulu. En fait, il aimait souvent être seul ; il se fatiguait d'être avec les gens.

À son mieux, Panadis était quelqu'un qui croyait en l'honnêteté et le respect. Il a tenté de vivre de cette façon et s'attendait à la même chose de sa famille, de ses amis et des membres de sa communauté. Il aimait trouver l'humour dans la vie, et non pas s'en faire pour les choses qui ne pouvaient être changées. Peut-être a-t-il vaincu plusieurs de ses peurs dans les bois, là où il trouvait des preuves tangibles d'un Créateur qui donnait aux gens tout ce dont ils avaient besoin pour survivre (R. Obomsawin, souvenirs, 2002). Il était un grand observateur de la nature et, pendant des heures, il pouvait parler des oiseaux, des arbres, des animaux. Il aimait raconter des histoires mais détestait les racontars (Albert Obomsawin, Alanis Obomsawin, C. S. Nolett, R. Obomsawin). Il buvait, pour des raisons qui restent les siennes. Mais il a aussi laissé derrière lui un héritage important, à la fois dans les archives, à travers son travail avec Hallowell et Day, et dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Ces deux perspectives sont nécessaires pour bien comprendre sa vie et ses connaissances.

Note

1. Les rubans originaux sont conservés au collège de Dartmouth. Ceux-ci, avec l'index disponible au comptoir de références des collections spéciales Rauner, doivent de préférence être utilisés conjointement avec *l'Abenakis Journal* de Day. Au contraire, les rubans qui appartiennent au Bureau of Ethnology et qui sont conservés au Musée canadien des civilisations, à Hull, contiennent une version éditée des enregistrements conservés à Dartmouth. Gordon Day a pris des extraits des rubans originaux et les a organisés d'une manière à favoriser la transcription et l'analyse – une sorte de compilation des « plus grands succès » de plusieurs années de travail de terrain.

   Ainsi, dans la collection du MCC, le ruban 13 contient de l'information provenant de sept sessions d'enregistrement différentes avec Théo Panadis, réalisées sur une période de quatre ans. L'index des rubans du MCC est utile du fait qu'il contient le nom des informateurs ou interlocuteurs, l'endroit et la date de l'enregistrement ainsi qu'un bref aperçu du sujet de discussion. Le ruban 13 contient une conversation en abénaquis (avec Ambroise Obomsawin) concernant la chasse réalisée en 1958, des histoires de Pmola [*sic*] l'oiseau du tonnerre, Koaiagwôdawas (un médicament trouvé dans la forêt), Manigebeskwas (un personnage dans les contes abénaquis), Odepsek (histoire d'un attaque par les Iroquois) et des Manôgemassak (petites personnes qui vivent dans l'eau), un large vocabulaire relié à la chasse et au mode de vie abénaquis et sept chansons. Chacun de ces éléments est transcrit en entier dans le manuscrit qui constitue la principale collection d'éléments de tradition orale abénaquise constituée par Day, à savoir : *That's the Way it Was: The World of the Western Abenakis* (DC, catalogue no. III-J-28M, boîte 467, f° 1).

Remerciements

Sincères remerciements à Jennifer S.H. Brown, Colin Calloway, Brian Day, Donal Day, A. Brian Deer, Lyette Durand, David Glassberg, Toby Morantz, Cécile Salvas Nolett, Mrs. Thomas Nolett, Alanis Obomsawin, Albert Obomsawin, Claude Panadis, Fernand Robert Obomsawin, Jean-Louis Robert Obomsawin, Christopher Roy, Sylvie Savoie, Nicholas Smith, Roy Wright, les participants dans le séminaire d'ISHA (Interdisciplinary Seminar in the Humanities and Fine Arts) à l'université du Massachusetts à Amherst et le personnel du Musée canadien des civilisations, du Bureau of Ethnology et de l'American Philosophical Society.

Ouvrages et enregistrements cités

ANONYME, 1960 : « For the Tricentenary ». *Drummond Journal* 30 juin, p. 1.

BROWN, Jennifer S. H., 1987 : « A.I. Hallowell and William Berens Revisited », in William Cowan (dir.), *Papers of the Eighteenth Algonquian Conference* : 17-27. Carleton University, Ottawa.

— , 1989 : « A Place in Your Mind for Them All: Chief William Berens », in James A. Clifton (dir.), *Being and Becoming Indian: Biographical Studies of North American Frontiers* : 204-225. Dorsey, Chicago: Dorsey.

— , 1992 : « Preface » in A. Irving Hallowell, *The Ojibwa of Berens River, Manitoba: Ethnography into History* : xi-xviii. Case Studies in Cultural Anthropology, New York.

— , 2003 : Rapport d'évaluation, février. Copie en la possession des auteurs.

CLIFFORD, James, 1986 : « Introduction: Partial Truths », in James Clifford and George E. Marcus (dir.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography* : 1-26, University of California Press, Berkeley.

DAY, Gordon M., n.p. [1958-1961] : Abenaki Language Tapes. DS-32 Rauner Special Collections, Dartmouth College Library, Hanover, NH. Tapes 24, 35, 39, 40, 41.

DC = Day Collection : Collection Gordon M. Day, Service d'ethnologie, Musée canadien des civilisations, Hull.

— , [1948-1964] : *Abenaki Journal, Part I*. Canadian Museum of Civilization. Ethnological Records. Gordon Day Collection (III-J-2M). Box 179 f.4.

— , [1965-1983] : *Abenaki Journal, Part II*. Canadian Museum of Civilization. Ethnological Records. Gordon Day Collection (III-J-27M). Box 304, f8.

— , [1968-1993] : *That's the Way it Was: The World of the Western Abenaki*. Collection Gordon M. Day, catalogue No. III-J-28M, boîte 467, f° 1-2 (vers 1968-1993). Service d'ethnologie, Musée canadien des civilisations, Hull.

— , 1972 : « Oral Tradition as Complement ». *Ethnohistory* 19 : 99-108.

— , 1976 : « The Western Abenaki Transformer ». *Journal of the Folklore Institute* 13 : 75-89.

— , [1980] : « Methods of Transmitting Oral Traditions: Abenaki Examples ». Manuscrit lu à l'Annual Meeting of the Canadian Ethnology Society, Montréal, 1er mars 1980. DC, Box 506, f. 7.

— , 1981 : *The Identity of the St. Francis Indians.* Canadian Ethnology Service Paper 71, National Museums of Canada, Ottawa.

— , 1994 : *A Western Abenaki Dictionary*, vol. 1 : *Abenaki-English.* Canadian Museum of Civilization, Ottawa.

— , 1996 : *A Western Abenaki Dictionary*, vol. 2 : *English-Abenaki.* Canadian Museum of Civilization, Ottawa.

FOSTER, Michael K., et William COWAN (dir.), 1998 : *In Search of New England's Native Past: Selected Essays by Gordon M. Day*. University of Massachusetts Press, Amherst.

GODDARD, Ives, 1978 : « Central Algonquian Languages », in B.G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast.* : 583-887. Smithsonian Institution, Washington DC.

— , 1996 : « Introduction », in Y. Goddard (dir.), *Languages. Handbook of North American Indians,* vol. 17 : 1-16. Smithsonian Institution, Washington DC.

HAEFELI, Evan, et Kevin SWEENEY, 1994 : « Wattanummon's World: Personal and Tribal Identity in the Algonquian Diaspora, c. 1660-1712 », in W. Cowan (dir.), *Actes du Vingt-Cinquième Congrès des algonquinistes :* 212-224. Carleton University, Ottawa.

HALLOWELL, A. Irving, 1926a : « Bear Ceremonialism in the Northern Hemisphere ». *American Anthropologist* 27 : 1-175.

— , 1928 : « Recent Changes in the Kinship Terminology of the St. Francis Abenaki ». *Atti del XXII Congresso Internazionale Degli Americanisti (Roma 1926)*, 2 : 97-145.

— , [1932] : Field Notebook. Hallowell Papers, série V, dossier « Field Notebooks, 1930-1932 ».

— , 1942 : « The Role of Conjuring in Salteaux Society ». *Publications of the Philadelphia Anthropological Society*, vol. 2. Philadelphia Anthropological Society, Philadelphie.

— , 1951 : « The Size of Algonkian Hunting Territories: A Function of Ecological Adjustment ». *American Anthropologist* 51 : 35-45.

— , 1963 : « American Indians, White and Black: The Phenomenon of Transculturation ». *Current Anthropology* 4 : 519-531.

— , 1976 : « On Being an Anthropologist ». *Contributions To Anthropology: Selected Papers of A. Irving Hallowell :* 3-14. University of Chicago Press, Chicago.

— , 1992 : *The Ojibwa of Berens River, Manitoba: Ethnography into History*. Case Studies in Cultural Anthropology, Harcourt Brace Jovanovich Publishers, New York.

HALLOWELL, A. Irving, et Gordon M. DAY, [1932] : « The Hunting Grounds and Hunting Customs of the St. Francis Abenakis ». Manuscrit, 64 pages. Boîte 557, fos 5-6, Collection Gordon M. Day, Service d'ethnologie, Musée canadien des civilisations, Hull.

HP = A Irving Hallowell Papers, Manuscrits, collection 26, American Philosophical Society, Philadelphie.

HUME, Gary W., 1991 : « Joseph Laurent's Intervale Camp: Post-Colonial Abenaki Adaptation and Revitalization in New Hampshire », in Peter Benes (dir.), *Algonkians of New England: Past and Present* : 101-113. Proceedings of the Dublin Seminar for New England Folklife, Boston University Press, Boston.

LAURENT, Stephen, [1994] : Lettre de Stephen Laurent à Mary Guignard, 27 mai. Stephen Laurent Papers, American Philosophical Society, Uncatalogued manuscript collection.

MATTHEWS, Maureen, et Roger ROULETTE, 1998 : « Fair Wind's Dream: *Naamiwan Obawaajigewin* », in Jennifer S. H. Brown et Elizabeth Vibert (dir.), *Reading Beyond Words: Contexts for Native History* : 330-358. Broadview Press, Ontario.

MAURAULT, Joseph A., 1866 : *Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours*. Atelier typographique de la Gazette de Sorel, Sorel.

NASH, Alice, 2002 : « Odanak durant les années 1920 : un prisme reflétant l'histoire des Abénaquis ». *Recherches Amérindiennes au Québec* 31(1) : 17-34.

OBOMSAWIN, Alanis, n.d. : « Theo ». Paroles et musique par Alanis Obomsawin. *Bush Lady*. Les Productions WaWa Enrg., Montréal.

PANADIS, Théophile, 1931 : Lettre à A. Irving Hallowell, 23 février. HP, Ms. Coll. 26, Série I.

— , 1932 : Lettre à A. Irving Hallowell, 21 mars. HP, Ms. Coll. 26, Série I.

SIOUI, Georges E., 1992 : *For an Amerindian Autohistory: An Essay on the Foundations of a Social Ethic*. Traduction de Sheila Fischman. McGill-Queen's University Press, Montréal.

SMITH, Nicholas N., 1960 : « St. Francis Indian Dances–1960 ». *Ethnomusicology* 6(1): 15-18.

— , 2002 : « Maliseet Basket Making at Woodstock, N.B., 1960 ». Nicholas Smith Collection, Acc. 1900.001, Northeast Historic Film, Bucksport, Maine.

Sources orales

DAY, Donal, 2002a : Communication personnelle avec Alice Nash, 19 septembre.

— , 2002b : Entrevue téléphonique avec Alice Nash, octobre.

DAY, Kevin, 2002 : Entrevue téléphonique avec Alice Nash, 24 août.

NOLETT, Cécile Salvas, 2002 : Entrevue avec Réjean Obomsawin, 2 septembre.

OBOMSAWIN, Albert, 2002 : Entrevue avec Réjean Obomsawin, septembre.

OBOMSAWIN, Réjean, 2002 : Souvenirs de Théophile Panadis, 23 octobre.

PANADIS, Claude, 2002 : Entrevue avec Alice Nash, 15 août.

— , 2003 : Entrevue avec Alice Nash, 8 février.

ROBERT OBOMSAWIN, Fernand, 2002 : Entrevue avec Alice Nash, été.

ROBERT OBOMSAWIN, Jean-Louis, 2003 : Communication personnelle avec Alice Nash, 14 février.

ROY, Christopher, 2002 : Communication personnelle avec Alice Nash, 24 novembre.